

Du civil au politique
Ethnographies du vivre-ensemble

Mathieu Berger, Daniel Cefai, Carole Gayet-Viaud (dir.)

Bruxelles, Peter Lang
2011

Table des matières

INTRODUCTION

Du politique comme chose au politique comme activité. Enquêter sur le devenir politique de l'expérience ordinaire

Mathieu Berger, Carole Gayet-Viaud

CO-PRESENCES, RENCONTRES, CIVILITES

La moindre des choses. Enquête sur la civilité urbaine et ses péripéties

Carole Gayet-Viaud

À la vue d'une kippa. Une phénoménologie des attentes d'interaction dans un quartier juif orthodoxe de Los Angeles

Iddo Tavory

« On n'est pas là pour sauver le monde ! » La maraude du Samusocial de Paris à la lumière du refus d'hébergement

Edouard Gardella, Erwan Le Mener

Micro-écologie de la résistance. Les appuis sensibles de la parole citoyenne dans une assemblée d'urbanisme participatif à Bruxelles

Mathieu Berger

INAUGURATIONS, CELEBRATIONS, COMMEMORATIONS

Entre allégeance et résistance. Faire sa place à Linxia, « La petite Mecque chinoise »

Marie-Paule Hille

Revendiquer la nation suisse au nom de Dieu. Lorsque la prophétie se fait politique dans une église évangélique

Philippe Gonzalez

Le politique aux marges de la commémoration. Une ethnographie des cérémonies officielles en souvenir des attentats du 11 mars 2004 à Madrid

Gérôme Truc

DEBATS, PROCES, DELIBERATIONS

Montrer et accomplir l'ordre politique. Ethnographie d'un débat à la télévision suisse romande

Alain Bovet, Cédric Terzi

Au fond de la forêt d'eucalyptus... des Indiens et des pipelines dans l'État de l'Espírito Santo au Brésil

Felipe Berocan Veiga

De la douleur au droit. Ethnographie des plaidoiries lors de l'audience pénale du procès de l'hormone de croissance contaminée

Janine Barbot, Nicolas Dodier

COLLECTIFS, ASSOCIATIONS, MOBILISATIONS

Faire collectif sur internet. Formes de reconnaissance et de régulation dans les activités d'écriture électronique

Julia Velkovska

Culture en interaction. Une ethnographie des styles de groupe de deux organisations civiques en Californie

Nina Eliasoph, Paul Lichterman

« Les Roms ? Ils ne sont pas encore prêts à se représenter eux-mêmes ! » Les tensions entre groupes Roms et associations « gadje » à Milan

Tommaso Vitale, Laura Boschetti

CITOYENNETE, COMMUNAUTE, APPARTENANCE

Liberté, communauté et religion en milieu hispano-marocain. L'expérience d'une famille andalouse

Alain Cottureau, Mokhtar Mohatar Marzok

Qu'est-ce qu'être citoyen ? Résidents et immigrants d'un village dans la Kabylie contemporaine

Alain Mahé

Sur la route de Washington. Le déchirement d'un pèlerinage politique de travailleurs journaliers

Sébastien Chauvin

REMARQUES CONCLUSIVES

Vers une ethnographie (du) politique : décrire des ordres d'interaction, analyser des situations sociales

Daniel Cefai

Vers une ethnographie du politique
Décrire des ordres d'interaction, analyser des situations sociales

Daniel CEFAÏ

*École des Hautes Études en Sciences Sociales et Centre d'étude
des mouvements sociaux-Institut Marcel Mauss, Paris*

Au terme de cet ouvrage, on peut s'interroger, une nouvelle fois, sur le sens du titre : *Du civil au politique. Ethnographies du vivre ensemble*¹. *Ethnographies* : le cahier des charges était de *décrire* – décrire avant toute chose et ne proposer de réflexion méthodologique, de commentaire analytique ou d'extrapolation théorique qu'enveloppés dans le mouvement de la description ethnographique. *Du vivre ensemble* : la finalité du « bien » ou du « mieux » « vivre-ensemble », qu'Aristote assignait à la communauté politique, devient ici un objet d'enquête empirique – sur le « vivre-ensemble » tel qu'il s'organise dans l'expérience des citoyens et sur leurs tentatives de le rendre conforme à un devoir-être. *Du civil au politique* : ce n'est pas *la* politique comme domaine officiel, bien circonscrit, de la *politics* ou de la *policy*, comme il était écrit dès l'introduction, qui est au cœur de nos préoccupations, mais « *le* politique ». La plupart des contributions explorent des situations qui ne relèvent pas de la politique institutionnelle : pas de congrès de partis², de campagnes électorales³, d'assemblées législatives⁴ ou de Conseil d'État⁵. Pas de situation de corruption dans l'administration⁶, ni d'interaction entre fonctionnaires et usagers⁷. Qu'en est-il alors de ce « politique » ?

¹ Nous remercions les auteurs de nous avoir rendu compte, en face à face ou par courrier, de leurs manières d'enquêter et d'analyser. Toute erreur de fait ou de perspective est à mettre au compte de l'auteur.

² Faucher-King F., *Changing Parties : An Anthropology of British Political Party Conferences*, Palgrave-Macmillan, 2005.

³ Abélès M., *Jours tranquilles en 1989. Ethnologie politique d'un département français*, Paris, Odile Jacob, 1989 ; ou Pourcher Y., *Votez tous pour moi ! Les campagnes électorales de Jacques Blanc en Languedoc Roussillon (1996-2004)*, Paris, Presses de Sciences Po, 2004.

⁴ Abélès M. (dir.), *Rituals in Parliament : Political, Anthropological and Historical Perspectives in Europe and the United States*, Berlin, Peter Lang, 2006 ; et certains textes de Abélès M., Judy H.-P. (dir.), *Anthropologie du politique*, Paris, Colin, 1997.

⁵ Latour B., *La fabrique du droit. Une ethnographie du Conseil d'État*, Paris, La Découverte, 2002.

⁶ Blundo G., Olivier de Sardan J.-P. (dir.), *État et corruption en Afrique. Une anthropologie comparative des relations entre fonctionnaires et usagers (Bénin, Niger, Sénégal)*, Paris, Khartala, 2007.

⁷ Weller J.-M., *L'État au guichet*, Paris, Desclée de Brouwer, 1998 ou Dubois V., *La vie au guichet*, Paris, Economica, 2010.

Quelque chose comme du « politique » émerge comme tel chaque fois que des collectifs se forment, s'interrogent ou s'engagent autour d'enjeux où il y va d'un bien commun/ public à atteindre ou d'un mal commun/ public à écarter. Souvent, comme en témoignent plusieurs des cas ici rassemblés, la question se pose en termes de situations problématiques auxquelles trouver une solution. Comment garantir la paix civile contre des risques de violence ou de sécession, appliquer des règles de justice selon des critères distributifs, assurer un droit à une pluralité de sensibilités et d'opinions, organiser la capacité de participer aux affaires publiques ? Comment respecter la liberté de chacun et de tous, commémorer la mémoire d'un événement collectif, partager des savoirs, répartir des pouvoirs et distribuer des droits, ou attirer l'attention d'un public sur une action qui fait scandale ? Ce qui va prendre un sens politique n'est pas déterminé *a priori*, mais devient tel à travers des processus de mobilisation collective ou de controverse publique. Le périmètre de ce qui est politique et de ce qui ne l'est pas n'est donc pas fixé à l'avance : on a affaire à un processus de politisation⁸.

C'est ainsi que certaines situations, qui ne sont pas d'emblée perçues comme « politiques », sont susceptibles d'être recadrées dans ce sens. Les catégories de genre, d'âge, d'ethnicité ou de race, d'ordinaire passées sous silence parce que tenues pour allant de soi, peuvent être activées et invoquées pour justifier ou rejeter des rapports d'inégalité, d'iniquité ou d'injustice. Elles deviennent des enjeux politiques. Les relations entre membres d'une famille, d'une entreprise, d'une confession ou d'une association, échappent *a priori* à la qualification de politique, puisque vécues et codifiées sur le mode du privé, mais elles peuvent donner lieu à des critiques, des dénonciations ou des revendications au nom d'un bien public. Elles acquièrent alors un sens politique. Des situations de trouble, qui sont souvent réglées à l'ombre des coulisses par des procédures d'arbitrage, de réparation, de concertation ou de négociation, peuvent s'enflammer, et donner lieu à des expériences et à des entreprises de définition et de résolution par ce que John Dewey appelait des « publics »⁹. Elles basculent alors sur le terrain du politique. Notons que si ces situations deviennent politiques, c'est, *a contrario*, que tout n'est pas nécessairement politique dans une situation.

Mais le politique peut aussi se nicher dans les conditions de possibilité de l'expérience d'un vivre ensemble – cette constitution d'usages, de croyances et de mœurs, de manières de voir, de dire et de faire, qui fait lien dans la vie commune et que l'enquête phénoménologique ou ethnométhodologique travaille à faire apparaître dans les situations les plus ordinaires. Hors des moments d'effervescence collective où le politique

⁸ On pourrait ici se confronter au point de vue de J. Lagroye, « Les processus de politisation », in Id. (dir.), *La politisation*, Paris, Belin, 2003, p. 359-372 et aux remarques de C. Hamidi, « Éléments pour une approche interactionniste de la politisation. Engagement associatif et rapport au politique dans des associations locales issues de l'immigration », *Revue française de science politique*, 2006, 56, 1, p. 5-25.

⁹ Dewey J., *Le public et ses problèmes* (1927), Paris, Gallimard, 2010.

prend – à la façon de ces « instant[s] fugitif[s] où la société prend » dont Mauss parlait à propos du *potlatch* -, et où l'on assiste peut-être à des changements des règles du jeu, à une redistribution des rôles et à une réorientation des actions, le politique se joue aussi dans des moments plus routiniers ou habituels de la vie collective. Du point de vue de l'enquête, cela ne signifie pas qu'il faille enregistrer par l'entretien ou le sondage des opinions conformistes, mais découvrir comment des myriades d'activités conjointes de communication et de coopération sont nécessaires pour coproduire un ordre public. Une telle enquête peut mettre en évidence des « infrastructures conversationnelles », des procédés de catégorisation ou des opérations de cadrage. Elle peut énoncer des contraintes grammaticales qui pèsent sur les expériences et les activités des membres d'une société, comme les façons correctes de se tenir, de s'habiller et de s'exprimer en public. Elle peut abstraire des façons typiques de catégoriser, de raisonner et d'argumenter, de sentir, d'imaginer et de penser qui nous imposent une définition de la réalité partagée et nous empêchent d'en concevoir des versions alternatives.

Le politique se joue alors dans cet agir ensemble, souvent invisible, en vue de coproduire des « apparences normales ». En partant de là, on a pu décrire comme « politiques » des situations d'« évitement du politique »¹⁰ – l'ethnographe se distancie alors des catégorisations indigènes. On a pu montrer comme des rituels séculiers, comme des inaugurations, des célébrations ou des commémorations servent, à travers leurs mises en forme, en scène et en sens convenues, à instaurer ou restaurer un ordre public¹¹ – non sans susciter des résistances, des détournements, des désaffections, des remaniements. Cette activité rituelle, Gusfield va aussi la chercher du côté des « performances » de la science et du droit dans les arènes de constitution des problèmes publics. Sous couvert de neutralité, l'enjeu est selon lui de faire tenir les apparences de rationalité et de normalité de ce qu'il appelle un « ordre symbolique » ou un « ordre moral »¹². Mais on retrouve quelque chose d'analogue dans l'exercice subtil, à une échelle micropolitique, de ce que Goffman qualifie de rites d'interaction, dans l'ordonnement d'arrangements spatiaux ou temporels, ou dans l'imposition de sanctions diffuses, comme les censures interpersonnelles, les rappels à l'ordre, les mises à l'écart... Ces dispositifs préviennent la prise de parole en public, empêchent de trouver sa place dans un collectif, d'exprimer une critique dans un débat, ou simplement d'imaginer qu'une alternative est possible. Le désintérêt pour les affaires publiques peut alors être qualifié de « politique » – le problème pour l'enquêteur étant d'éviter de tomber dans une surinterprétation des indices de ce supposé désintéressement.

¹⁰ Eliasoph N., « Publics fragiles. Une ethnographie de la citoyenneté dans la vie associative », in D. Cefai, D. Pasquier (dir.), *Les sens du public*, Paris, PUF, 2003, p. 225-268.

¹¹ Moore S. F., Myerhoff B. (eds.), *Secular Ritual*, Assen et Amsterdam, Van Gorcum and Co, 1977.

¹² Gusfield J., *La culture des problèmes publics. L'alcool au volant : la production d'un ordre symbolique* (1981), Paris, Economica, 2009.

Ces différents cas de figure sont traités par les contributions à cet ouvrage. Un point commun est qu'elles pratiquent des formes d'« analyse de situation », et saisissent comment le politique s'y joue dans des « ordres d'interaction ». Ce concept, élaboré par Goffman, désignait un ordre de co-présence physique entre des corps, dont les participants exerçaient une forme de contrôle les uns sur les autres et sur les choses de leur environnement, en conformité avec des règles d'interaction¹³. Goffman voyait là l'« ordre civil » ou l'« ordre public » en train de se faire, son degré zéro, en quelque sorte, coproduit par les activités des participants se rencontrant ou se rassemblant, mais leur imposant néanmoins ses propres règles¹⁴. On peut ici l'élargir en débordant la microanalyse goffmanienne et en assumant que la situation n'est pas toute dans l'ici et maintenant de la co-présence, mais qu'elle comprend la totalité des renvois de sens qui constituent les contextes d'expérience qui nous font vivre avec les choses et les gens, ici et maintenant, de telle ou telle manière, dans telle ou telle perspective. La situation s'articule projectivement¹⁵ vers des ailleurs, des avant et des après. Elle condense en elle des chaînes de causes dont elle est la conséquence provisoire et se déploie déjà vers d'autres conséquences. Elle se définit à l'épreuve de schémas d'action et de cadres d'interprétation qui ont été éprouvés dans d'autres situations. Du reste, les acteurs sont eux-mêmes capables de faire varier les échelles de référence et les gradients de pertinence, de cadrer et de zoomer ce à quoi ils ont affaire dans diverses grandeurs spatiales et durées temporelles. Et loin de se mouvoir dans une pure présence, ils s'activent au milieu de structures sociales et de processus historiques, de tous types, qui se matérialisent dans des objets, des discours, des règles, des institutions. Pratiquer l'analyse de situation, comme le fait l'ethnographie, ce n'est pas prendre le parti du « micro » contre le « macro », mais apprendre à observer et à décrire, à partir d'indices saisis *in situ*, des contextes d'expérience du politique.

On pourrait choisir d'autres points de départ pour penser la connexion entre « ethos religieux » (Weber), « économie morale » (Thompson) ou « sensibilité légale » (Geertz), tels qu'ils s'éprouvent dans des espace-temps de coprésence, et action politique. Partir de l'ordre d'interaction où des personnes s'engagent, avec un statut de participation plus ou moins ratifié, et entrent en contact, médiat ou immédiat, les unes avec les autres, c'est enquêter sur l'épreuve, plus ou moins partagée ou dissonante, plus ou moins consensuelle ou disputée, qu'ils font des frontières du vrai et du faux, du probable et de l'invraisemblable, du légitime et de l'illégitime, du tolérable et de l'intolérable, du juste et de l'injuste, du droit et du tort, du rationnel et de l'irrationnel, du désirable et de l'indésirable, du faisable et de

¹³ Goffman E., « L'ordre de l'interaction » (1981), in Y. Winkin (dir.), *Les moments et leurs hommes*, Paris, Seuil, 1988, p. 186-230.

¹⁴ Goffman E., *Comment se conduire dans les lieux publics* (1963), Paris, Economica, 2011.

¹⁵ Glaeser A., « Une ontologie pour l'analyse ethnographique des processus sociaux. Élargir l'étude de cas élargie », in Cefai D., Costey P., Gardella E., Gayet-Viaud C., Gonzalez P., Le Méner E., Terzi C. (eds), *L'Engagement ethnographique*, Paris, Editions de l'EHESS, 2010, p. 239-272.

l'irréalisable¹⁶. Ce faisant, on rejoint le mouvement de réconciliation entre ethnographie (du) politique et philosophie politique, esquissé dans l'introduction de cet ouvrage, sous la gouverne de Lefort. Décrire un ordre d'interaction, c'est se prendre dans des contextes d'expérience, qui ont inéluctablement une dimension « morale », « civile » et « politique » – en ce qu'ils sont pré-articulés par la *politeia* d'une *polis*. Les places qui se distribuent dans un ordre d'interaction sont assorties de postures d'engagement, de statuts de participation, de régimes d'expérience, de formats d'interaction, lesquels sont au fondement d'un ordre public et qui peuvent être pris dans des moments de politisation¹⁷.

Si l'on part de telles prémisses, les catégories descriptives et analytiques de l'enquêteur s'ancrent dans les contextes d'expérience des enquêtés. Elles ne sont plus données d'avance, mais leur compréhension dépend de la définition et de la maîtrise des situations par ceux qui y participent. Ceux-ci manient, attribuent et revendiquent les catégories du « moral », du « civil », du « civique », du « politique »... ou de l'« apolitique ». Une démarche ethnographique doit avant tout s'enraciner dans ces univers de sens, y prêter attention et leur rendre justice, et accepter que les savoirs qu'elle engendre ne sont jamais que des « constructions du second degré »¹⁸, plus ou moins respectueuses d'un principe de définition de la situation, selon le théorème de Thomas. L'enquêteur peut cependant, dans sa relative extériorité, s'accorder à son tour le droit de qualifier de « politiques » des situations qui ne le sont pas pour les acteurs. Mais il doit le faire sans perdre de vue l'écart entre sa manière de voir les choses et celle des principaux intéressés – à qui il peut du reste soumettre, dans certaines circonstances, ses vues, et en discuter. Ce sont ces manifestations du « politique » en situation et les tensions subtiles qu'il entretient avec un en-deçà « moral » ou « civil » qui vont ici retenir notre attention. L'un des paris d'une ethnographie (du) « politique » porte sur l'observabilité et la descriptibilité du « politique », évoqué par les philosophes, de Dewey à Arendt, de Lefort à Rancière. Cheminement d'apprentissage, d'exploration et d'enquête, elle permet de rendre compte de contextes d'expérience, ordinaire ou savante, profane ou experte, où s'exprime, se neutralise, se déchiffre, se projette, se récuse ou se revendique un souci du vivre ensemble et du bien vivre ensemble.

L'épreuve du pluralisme descriptif : des multiples manières d'observer, de participer et de décrire

L'enjeu de cet ouvrage aura donc été de repérer, sur une série de cas ethnographiques, les modalités concrètes d'une *expérience du politique*. Nous y plaidons pour un pluralisme ethnographique. Il n'y a pas une et une

¹⁶ Lefort C., *L'Invention démocratique*, Paris, Fayard, 1981.

¹⁷ Comme Goffman l'avait en partie perçu, mais en laissant dans le flou le rapport entre ce qu'il appelait l'ordre de l'interaction et l'ordre structurel ou institutionnel.

¹⁸ Schütz A., *Collected Papers*, vol. 1, *The Problem of Social Reality*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1962.

seule bonne manière de faire de l'ethnographie. Chaque situation est justiciable d'une multiplicité de descriptions, mais ces descriptions ne sont pas arbitraires – uniquement liées au point de vue que l'on adopte. Loin de n'être que le produit de choix rhétoriques, théoriques ou politiques, le travail descriptif est lié par le travail d'enquête, lequel est en prise sur les mondes sociaux qu'il rencontre. La situation se donne à décrire avant d'être décrite : la pertinence d'une description dépend de sa capacité à rendre compte de ce qui se passe dans une situation, soit dans une perspective naturaliste, soit dans une perspective compréhensive. La description présente les choses en chair et en os. Sans doute elle inclut toujours déjà des éléments de narration, d'explication ou d'interprétation, mais celles-ci doivent avoir du sens du point de vue des enquêtés. Elle choisit des descripteurs – verbes, noms, adjectifs, adverbes, prépositions – mais qui doivent sonner juste en relation aux histoires qui se sont nouées sur le terrain¹⁹. Elle peut accorder plus ou moins de place aux épreuves émotionnelles et sensibles d'un enquêteur-narrateur, qui s'invite comme un « Je » ou un « Nous » au cœur du récit. Ou au contraire, verser dans une forme de réalisme, où c'est la situation qui semble parler. Parfois, la description se distancie d'elle-même et l'ethnographe introduit des considérations analytiques, historiques ou écologiques, qui permettent de mettre en perspective telle scène ou telle intrigue. Mais ces moments de rupture doivent être contrôlés et réfléchis, pour éviter de plaquer des modèles de prêt à penser sur des données ou de forcer des matériaux dans des formes déjà faites. Tout le problème de la description est de garder « un pied dans l'abstrait et l'autre dans l'empirique » – par exemple en explorant ce que faire, dire, sentir ou penser « politique » signifie concrètement dans les situations que vivent les enquêtés et en n'important qu'avec précaution, à pas de colombe, des catégories étrangères *du* politique ou *de la* politique. La description ne se replie cependant pas sur un ici et maintenant : elle a une dimension d'idéalité. Elle ouvre à la compréhension d'autres situations, par « sa vocation d'exemplarité et de typicité, qui en fait le référentiel virtuel pour d'autres descriptions »²⁰. En opérant par comparaisons, par des voies inductives, elle fait émerger de nouvelles perspectives. Elle fait voir autrement, et dans certains cas de réception, elle fait faire autrement.

Tous ces éléments se retrouvent dans les expériences et les expérimentations descriptives de cet ouvrage. 1. Les descriptions ne naissent jamais isolées, mais prennent place dans des mondes de descriptions où elles entrent en interaction avec d'autres descriptions, s'inscrivant parfois dans des milieux et des traditions ethnographiques. 2. Les descriptions s'appuient sur les catégories natives des enquêtés. Elles respectent leurs manières de produire du sens dans leurs activités de voir, de dire et de faire – en particulier de proposer leurs propres descriptions des situations. Ici, nous prendrons pour exemple des arts de décrire phénoménologique, herméneutique, naturaliste ou praxéologique. 3. Les descriptions ne sont pas des copies d'une réalité donnée. Elles incorporent diverses chaînes

¹⁹ Cf. « L'expérience ethnographique, l'enquête et ses publics », in *L'Engagement ethnographique, op. cit.*, en particulier p. 547-598.

²⁰ Gil F., « La bonne description », *Enquête*, 1998, 6, p. 129-152, ici p. 144.

d'écriture, recourent plusieurs grandeurs d'échelle et adoptent plusieurs points de vue. Elles incorporent des va-et-vient entre l'enquête de terrain, l'écriture du journal, la réflexion au bureau, l'entretien de vérification avec les enquêtés. Elles couplent des matériaux d'observation directe, des témoignages et des documents. 4. Les descriptions sont confrontées au problème de « quoi mettre dans la situation à décrire ». Où commencer et où s'arrêter, que retenir et que négliger, quoi sélectionner et comment l'articuler dans l'analyse de situation ? Comment cadrer et monter les scènes dans une intrigue ? 5. Les descriptions, enfin, ne sont pas le degré zéro de la science sociale, mais sont déjà des épreuves théoriques, où l'on peut repérer des opérations d'abduction, d'induction et de déduction. Elles doivent avoir pour qualité de restituer les perplexités de l'enquête et d'aiguillonner les vues de l'esprit.

1. De quels milieux et traditions d'enquête proviennent les canons de l'activité descriptive ?

La description est donc une activité qui a des ancrages historiques et institutionnels. Son apprentissage se fait dans des milieux de chercheurs, où des façons de voir, de dire et de faire se transmettent. Les pas des plus jeunes sont guidés par ceux des plus anciens. Les pairs lisent leurs notes de terrain respectives, échangent sur leurs expériences d'enquête et s'épaulent dans le travail de rédaction. Des lignes de force se dégagent, des concepts-clefs circulent d'un texte à l'autre. Les travaux achevés servent d'assise aux nouvelles recherches et chaque enquête verse ses données et ses analyses à un corpus collectif. Ces milieux et ces traditions d'enquête sont plus ou moins denses, durables et continus, mais ils sont le terreau de l'imagination ethnographique. Illustrons cet état de fait à partir de trois de nos contributions.

Felipe Berocan Veiga finit actuellement son doctorat sur la réhabilitation du quartier de Lapa à Rio de Janeiro, en se centrant plus particulièrement sur une boîte de nuit (*gafieira*) tenue par une famille luso-brésilienne. Il a fait ses premières armes comme journaliste, puis à la faveur d'un reportage photographique, a écrit une monographie sur le cycle rituel de la fête du Divin Esprit Saint à Goiás²¹. Son ambition était de décrire un « fait social total », et son modèle d'enquête l'analyse de situation pratiquée à Manchester, avec une dette forte à l'anthropologie rituelle de Victor Turner. Mais Berocan s'inscrit avant tout dans un lignage anthropologique qui remonte au début des années 1950, quand Luis de Castro Faria a réalisé sa recherche pionnière au Brésil sur l'installation de l'industrie chimique de la Compagnie nationale des alcalis à Arraial do Cabo, alors un petit village de pêcheurs. Castro Faria est l'un des fondateurs de l'anthropologie brésilienne. Il était le guide de Lévi-Strauss lors de sa dernière expédition, a été l'un des fondateurs du *Museu nacional*²² et le maître de Roberto Kant de

²¹ Berocan F., *A Festa do Divino Espírito Santo em Pirenópolis, Goiás. polaridades simbólicas em torno de um rito*, Niterói, PPGACP/ ICHF-UFF, 2002.

²² Où fleurit une autre école d' « anthropologie de la politique » : Palmeira M., Barreira C. (org.), *Política no Brasil. Visões de antropólogos*, Rio de Janeiro,

Lima et Marco Antonio da Silva Mello, les coordinateurs respectifs de deux équipes auxquelles Berocan est lié : le *Núcleo Fluminense de Estudos e Pesquisas* (NUFEP) et le *Laboratório de Etnografia Metropolitana* (LeMetro). Le NUFEP s'est gagné une réputation pour ses ethnographies de conflits environnementaux, principalement sur la côte brésilienne. Kant a étudié la communauté des pêcheurs d'Itaipu, une plage de la « région océanique » de Niterói, aujourd'hui envahie par des résidences secondaires²³. Mello a enquêté avec Arno Vogel à Zacarias, petit village de pêcheurs de la lagune de Maricá, où des entrepreneurs luso-espagnols projettent aujourd'hui une marina pour sports nautiques²⁴. Les thèses de leurs étudiants portent sur des objets semblables. La transformation des régions côtières en lieux de destination touristique et les conflits environnementaux et fonciers qui en résultent à la municipalité d'Itacaré, Bahia, est au centre du travail de Patrícia de Araújo Brandão Couto. À Arraial do Cabo, Ronaldo Lobão a analysé les enjeux de la fondation d'une « réserve d'extraction marine » qui a occasionné de nombreuses tensions autour des usages de la mer comme espace public. Fábio Reis Mota a suivi un autre conflit à l'île de Marambaia, habitée par des pêcheurs, descendants d'anciens esclaves noirs, et gérée par les forces armées, qui a abouti à un processus de reconnaissance de leur communauté *quilombola* et leur a accordé le droit à demeurer sur place. L'intervention de Berocan auprès de la Petrobrás et de la FUNAI (Fondation nationale des Indiens), qui fait la matière de son texte, s'inscrit dans cet horizon d'*anthropologie publique*.

Deuxième haut-lieu de l'apprentissage de l'enquête : Sébastien Chauvin a été formé au département des sciences sociales de l'École normale supérieure d'Ulm-Jourdan, où il a suivi le séminaire de Stéphane Beaud et Florence Weber. C'est là qu'il a fait ses premières classes, et qu'il a appris, dit-il, à « éviter la sur-théorisation prématurée » et à « mettre les mains dans le cambouis ». Ses descriptions incluent un effort de « reconstruction conceptuelle », mais la réflexion n'y est pas verrouillée par une théorie donnée à l'avance²⁵. Le propre de la formation de Jourdan est un stage d'enquête annuel, dont les consignes se retrouvent dans le *Guide de l'enquête de terrain*²⁶. Chauvin s'en démarque légèrement dans son texte dans la mesure où il n'y traite pas les interactions comme des moments de rencontre entre trajectoires sociales, ce qui aurait présupposé un recueil d'entretiens denses auprès des protagonistes de son récit. Il les décrit comme

Relume Dumará et Núcleo de antropologia da política, 2006.

²³ Kant de Lima R., Pereira L. F., *Pescadores de Itaipu : meio ambiente, conflito e ritual no Estado do Rio de Janeiro*, Niterói, EdUFF, 1997.

²⁴ Mello M. A. S., Vogel A., *Gente das areias : história, meio ambiente e sociedade no litoral brasileiro. Maricá, RJ, 1975-1995*, Niterói, EdUFF, 2004.

²⁵ Chauvin raconte que c'est parfois au retour de matinées perdues dans une agence, en reprenant ses esprits dans un *Dunkin' Donuts*, que la fatigue et la colère ressenties lui ont fait avoir quelques-unes de ses intuitions. L'analyse émerge dans ce cas-là d'une épreuve de terrain et non pas d'une hypothèse abstraite qu'il s'agirait de tester.

²⁶ Beaud S., Weber F., *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, 2003 ; et la collection « Textes à l'appui/ Enquêtes de terrain » qu'ils dirigent à La Découverte.

les séquences d'un voyage à Washington, conçu comme un pèlerinage politique. L'accomplissement collectif de ce qui était projeté comme un rituel tourne mal, pour une bonne part en raison d'accidents interactionnels. Sa maîtrise de l'activité descriptive, Chauvin l'a acquise lors d'un séjour d'un an à Berkeley auprès de Loïc Wacquant, où il a rassemblé les données pour rédiger son Master sur les genèses et les paradoxes d'une identité gay et transgenre afro-américaine dans un centre communautaire d'Oakland. Il dit avoir aussi appris à décrire en déchiffrant les reportages de journalisme d'investigation du *New York Times* ou en lisant des enquêtes sociales comme *Nickel and Dimed* de Barbara Ehrenreich. Pendant trois ans, il a été basé au département d'anthropologie de l'Université de Chicago auprès des Comaroff, où il a passé le plus clair de son temps à suivre les journaliers des agences d'intérim²⁷, mais a pu cultiver son intérêt pour les *women, gender* et *queer studies*. Son détour nord-américain lui permet de revendiquer une ethnographie des « classes populaires » sensiblement différente de celle de l'ENS-Bd Jourdan. Mais de retour en Europe, il se rapproche de Nicolas Jounin²⁸, qui a lui-même appris l'ethnographie du travail auprès d'Alain Morice, et avec qui il mène actuellement une enquête à Paris sur les travailleurs sans-papier, en compagnie de Amy Fall, Pierre Baron, Lucie Tourette et Anne Bory.

Troisième vivier de chercheurs, moins portés sur l'enquête à ciel ouvert, mais qui ont mis au point un genre descriptif, héritier à la fois de l'ethnométhodologie et de l'analyse conversationnelle, tout en étant en pointe dans le traitement des problèmes publics : l'école de Fribourg, Suisse, rassemblée autour de Jean Widmer²⁹. Alain Bovet et Cédric Terzi ont été ses étudiants et ils ont appris et développé avec lui une méthode d'analyse de discours, appliquée à des controverses publiques – autour des dissensions entre communautés linguistiques, des politiques de la toxicomanie ou de l'enseignement... La thèse de Terzi portait sur la réévaluation du rôle de la Suisse dans l'affaire dite des fonds juifs pendant la Seconde Guerre mondiale, qui a ébranlé le monde de la banque suisse, tandis que celle de Bovet pistait la bataille autour des organismes génétiquement modifiés, qui touche de près aux intérêts de l'industrie pharmaceutique. Le point de départ revendiqué en est critique : l'enquêteur doit comprendre les manières ordinaires de comprendre. Or une partie importante du monde social se donne selon les modalités de la programmation médiatique. L'enquêteur doit donc se focaliser sur la façon dont les médias s'adressent à leurs auditoires et sur les réactions qu'ils suscitent. Cette façon de rendre compte des opérations du discours médiatique a une vocation ethnographique, non pas au sens où elle porterait sur les activités de différents corps professionnels qui coopèrent dans la production des journaux ou des débats télévisés, ni au sens où elle inventerait des procédures d'observation pour saisir sur le vif comment ces

²⁷ Chauvin S., *Les agences de la précarité. Journaliers à Chicago*, Paris, Seuil-Liber, 2010.

²⁸ Jounin N., *Chantier interdit au public. Enquête parmi les travailleurs du bâtiment*, Paris, La Découverte, 2008.

²⁹ Widmer J., *Discours et cognition sociale. Une approche sociologique*, Paris, EAC, 2010.

programmes sont reçus par les membres de publics. Elle enquête sur l'organisation sensible et l'ordonnement séquentiel des configurations phénoménales qui font la matière de l'expérience médiatique, qui donnent des prises et des ressources, communes aux éditeurs et aux lecteurs, moyennant une relative symétrie des opérations de production et de réception. Ce point explique le caractère scrupuleux de l'activité descriptive des Fribourgeois, au sens que prenait l'*account* de H. Garfinkel ou de H. Sacks. Le travail explicatif et évaluatif est arrimé à la description d'activités de catégorisation. Les outils ethnométhodologiques ou conversationnalistes permettent d'épouser le déploiement temporel des activités pratiques et discursives des participants à un débat télévisé, en évitant d'importer des informations de l'extérieur pour en saisir l'organisation endogène. Ce travail minutieux va de pair avec la constitution d'énormes corpus de presse – les piles de journaux qui encombraient les couloirs et les bureaux à Fribourg – à partir desquels cartographier l'ensemble des prises de position, à l'échelle de la Suisse, et ressaisir des constantes de catégorisation ou d'argumentation dans le long terme d'une controverse publique.

2. Praxéologie, naturalisme, phénoménologie ou herméneutique : comment s'appuyer sur des catégories natives ?

On imagine déjà, à la découverte d'horizons politiques, thématiques ou théoriques si différents, la diversité des manières de décrire qui en découlent. Là aussi, le pluralisme est de mise, même s'il est possible, selon Jack Katz, de s'entendre, au-delà des options théoriques et des goûts stylistiques de chacun, sur ce qui fait une *bonne* description. Katz énonce différents critères d'appréciation. Il dit des descriptions qu'elles sont « révélatrices », « colorées », « vivantes », « poignantes », « riches », « variées », « situées », « nuancées », « énigmatiques », « à valeur stratégique », « d'une grande richesse », « à la texture dense » ou « finement nuancée »³⁰. Pour Katz, un critère décisif est qu'une « bonne » description permet, en faisant voir le « comment » de processus – biographies, émotions, activités et interactions –, de donner des réponses au « pourquoi » et au « pour quoi ». Une bonne description nous fournit des éléments à partir desquels des relations de cause à conséquence, de contexte à expression, de règle à pratique ou de stratégie à action peuvent être inférées.

Avant de fournir un support à l'explication et à l'interprétation, décrire une activité, une action ou une interaction, c'est être capable de répondre aux questions suivantes : Quel est l'enjeu de la scène ? Qui agit ? Où ? Quand ? Comment ? Avec qui ? Contre qui ? De quel point de vue ? À cause de quoi ? En vue de quoi ? Dans quelles circonstances ? Avec quelles conséquences ? Les réponses n'ont pas à être dictées par une théorie préétablie. Elles sont à recueillir sur le terrain. Cela implique que l'enquête ne soit pas une activité tautologique, où l'on ne voit, n'entend et ne comprend que des choses que l'on savait déjà. Chaque chercheur a des

³⁰ Katz J., « Du comment au pourquoi. Descriptions lumineuses et inférences causales en ethnographie », in *L'Engagement ethnographique*, *op. cit.*, p. 43-105.

« trucs personnels », certains recourent à des « ficelles du métier »³¹ qui permettent de se départir de ses « préjugés », de se laisser porter par les opérations d'enquête, de se mettre à l'écoute et de ne pas bloquer son regard, de laisser flotter l'attention et de se laisser interpeller par des « indices contextuels » qui n'étaient pas anticipés. Mais tous éprouvent cette commotion de l'étonnement – le *thaumazein* d'Aristote – qui déjoue leurs attentes. L'épreuve de la surprise qui fait perdre prise et impose de reprendre pied : la description est ce qui permet à l'ethnographe de rétablir l'équilibre.

Cette exigence de description de l'enquêteur, capable de se laisser travailler par ses expériences sur le terrain et de garder une posture réflexive vis-à-vis d'elles, a son pendant à la table d'écriture. Comment rendre compte des contextes de sens des enquêtés³² – une inquiétude moins présente quand l'enquête vise à produire des matériaux qui confirment ou infirment des explications données à l'avance ? Le problème n'est pas de coupler des données sur la « conscience subjective » avec des informations sur des « structures objectives », mais bien de ressaisir comment s'organise l'expérience de la situation, comme réseau de perspectives sur des perspectives qui s'ouvrent en elle. L'ethnographe n'a pas le monopole de la description. Il est confronté à des enquêtés qui y ont également recours, dans leurs activités ordinaires et extraordinaires, et qui ont pré-articulé les réseaux conceptuels, les schémas explicatifs et les cadres interprétatifs qui sont pertinents pour cette situation-ci. Ces comptes-rendus (pour reprendre le terme générique d'*accounts*) ne sont pas des états de « conscience subjective », mais des actes de discours qui contribuent à ordonner temporellement et pratiquement des activités et leur signification³³.

Retenons dans la pluralité des styles ethnographiques de cet ouvrage, quatre modalités originales d'activité descriptive. J. Velkovska est la seule à avoir pratiqué une espèce d'observation participante sur Internet. Cet engagement sur le site d'enquête ne requiert pas de présence en corps de l'enquêtrice, qui porte un pseudo, peut masquer son sexe ou son âge quand elle envoie des messages à des listes de discussion ou à des forums de chat. Elle acquiert une « compétence de membre », en maîtrisant les conventions d'échange conversationnel dans le langage naturel qui vaut dans ces micro-espaces publics. Velkovska pratique une forme d'*empirisme radical*, proposée par l'ethnométhodologie³⁴ et l'*analyse conversationnelle*. Elle en a adopté le système d'enregistrement et de notation, extrêmement rigoureux. Mais elle en réprovoque la contrepartie qui est de limiter l'analyse à l'enchaînement de quelques séquences temporelles découpées dans un corpus. L'ordre de l'interaction est selon elle une totalité cohérente où tiennent ensemble des catégories de personnages et de relations, un horizon

³¹ Becker H., *Les ficelles du métier*, Paris, La Découverte, 2002.

³² Pour un aperçu pédagogique, voir Emerson R., Fretz R., Shaw L., « Prendre des notes de terrain. Rendre compte des significations des membres », in *L'Engagement ethnographique*, *op. cit.*, p. 129-168.

³³ Emerson R. M., Fretz R. I., Shaw L. L., *Writing Ethnographic Fieldnotes*, Chicago, University of Chicago Press, 1995.

³⁴ Garfinkel H., *Recherches en ethnométhodologie* (1967), Paris, PUF, 2007.

temporel articulant un présent, un passé et un futur, des médiations techniques et institutionnelles, des éléments de savoir partagé, des types de référent et des types de compétences³⁵. Il faut sortir du positivisme étroit de l'étude de paires adjacentes par l'analyse conversationnelle pour « s'intéresser aux activités des participants, en tant qu'elles déterminent des situations, c'est-à-dire qu'elles proposent d'entretenir un rapport particulier aux contenus, aux protagonistes de l'échange et aux outils de communication ». L'analyse des médias a pour tâche d'étudier la configuration des engagements et des modes de participation constitutifs d'identités, de relations et de collectifs. Ce faisant, Velkowska s'interdit d'importer des catégories de science sociale ou politique et de les introduire, en clair ou en contrebande, dans les situations qu'elle observe ; et elle refuse tout autant de s'en tenir à une analyse de contenus, qui en abolirait la structure de temporalisation pratique.

E. Gardella et E. Leméner, dans ce petit bout d'enquête sur le refus des sans domicile parisiens aux propositions d'hébergement d'une organisation d'urgence sociale, partent d'une *analyse de cadres*, telle que proposée par Goffman dans *Frame Analysis*³⁶. Pour ce faire, ils court-circuitent le contenu de ce que disent les agents pour focaliser leur attention sur l'ordre de l'interaction qui s'articule à chacune de leurs rencontres : ils observent avant tout, sur un mode naturaliste, des activités telles qu'elles sont accomplies *in situ*. Ils décrivent une série de situations de refus d'hébergement – une énigme pour les praticiens de l'urgence sociale – avant de désintriquer différentes opérations de cadrage qui s'imbriquent dans l'activité d'aller à la rue vers les SDF, et de prolonger cette lecture naturaliste des activités des maraudeurs par une espèce d'analyse grammaticale. Selon Goffman, toute situation se donne à ses membres en leur ménageant des cadres de compréhension de la situation et de participation à la situation. Ce cadrage primaire – l'aide d'urgence – peut subir des modalisations. Les activités, tout en étant accomplies dans le cadre primaire, se mettent à avoir d'autres significations dans des cadres secondaires. Analyser une situation, c'est être capable de désintriquer les multiples couches de sens qui s'interpénètrent dans les modes d'engagement dans cette situation. Les auteurs tentent alors d'abstraire de leurs matériaux empiriques une série de « règles pratiques » qui orientent les interactions des « maraudeurs » vis-à-vis des SDF : approcher sans offenser, faire dire sans soutirer, proposer sans imposer, servir sans s'asservir, quitter sans délaisser. La description naturaliste donne donc lieu à une analyse de cadres et à une analyse de règles.

I. Tavory, quant à lui, revendique explicitement l'héritage de la *phénoménologie*. Étudiant de Jack Katz, à l'Université de Californie à Los Angeles, il a reçu une solide formation ethnographique dans un département où l'on retrouve en outre E. Schegloff, R. E. Emerson, M. Pollner et S. Timmermans – soit un héritage combiné de l'ethnographie de Chicago,

³⁵ Pour des analyses de sites institutionnels accomplis par des activités : Drew P., Heritage J. (eds), *Talk at Work : Interaction in Institutional Settings*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993.

³⁶ Goffman E., *Les cadres de l'expérience* (1974), Paris, Minuit, 1991.

de l'analyse de conversation, de phénoménologie et d'ethnométhodologie. Mais Schutz et Gurwitsch³⁷ sont dans ce texte de Tavory les deux références principales. Lors de son immersion prolongée parmi les hassidim d'un quartier de Los Angeles, la question de l'identité juive est posée à travers des jeux d'interaction dont la kippa est le thème, focalisant autour d'elle un champ de conscience lors de la rencontre entre d'une part, juifs, orthodoxes ou non, et d'autre part, juifs et non-juifs. Tavory suit les traces de Katz et de Tom Csordas³⁸, mais aussi de Drew Leder³⁹, et en arrière-fond de Bourdieu – pour nous en tenir aux références dont il se réclame. Il reprend à la phénoménologie la notion de « potentiel » : une structure d'anticipation de l'expérience, un horizon d'attentes non actualisées, mais susceptibles de l'être, que les personnes tiennent aux marges de leur champ de conscience. D'une certaine façon, l'ethnographie réalise le programme de la phénoménologie qui était de « revenir aux choses mêmes », et de décrire les expériences du monde en-deçà des constructions théoriques qui les codifient. Elle ne se contente pas de décrire sur un mode naturaliste. À la faveur de la familiarité acquise avec les contextes de sens de ses enquêtés, elle est à même de comprendre les inférences tacites qui conduisent de la vision de la kippa à l'identification, bienveillante ou non, d'un « Juif ».

P. Gonzalez est un cas singulier en anthropologie des religions. Ses sources d'inspiration sont multiples. Il revendique une « posture *praxéologique*, soit une approche doublement attentive aux activités des enquêtés et aux médiations dont ils se dotent pour coordonner leur agir en présence ou à distance ». Mais sous le mot « praxéologique », différentes composantes se recouvrent. D'abord, une composante *phénoménologique* : comment certaines manifestations somatiques indiquent la présence de Dieu et comment cette expérience de voix, de pleurs ou de tressaillements s'éprouve-t-elle, en solitaire et en commun ? Les enquêtes de Csordas⁴⁰ tout comme les travaux d'ethnométhodologues, sensibles à la dimension incarnée des activités – D. Lawrence Wieder⁴¹ et David Sudnow⁴², en premier lieu – sont ici déterminantes. Comme chez Csordas, cette composante s'articule avec une deuxième, *sémiotique*, attentive aux usages et aux effets de la parole : comment la chair des corps et la chair des voix – qu'elles soient glossolaliques, prophétiques, prêchées ou écrites – s'ordonnent-elles le long d'un même axe, où varient les modalités de présence ? Gonzalez reprend à Csordas sa perspective peircienne et hérite

³⁷ Gurwitsch A., *Théorie du champ de la conscience*, Paris, Desclée de Brouwer, 1957.

³⁸ Voir le numéro spécial « Phenomenological Ethnography in Sociology and Anthropology », *Ethnography*, 2003, 4, 3. Voir aussi les présentations de Katz J., « Du comment au pourquoi », in *L'Engagement ethnographique*, op. cit., p. 25-42 et de Wieder L., « Dire le code du détenu », *ibid.*, p. 169-182.

³⁹ Leder D., *The Absent Body*, Chicago, University of Chicago Press, 1990.

⁴⁰ Csordas T. J., *The Sacred Self: A Cultural Phenomenology of Charismatic Healing*, Berkeley, University of California Press, 1994.

⁴¹ Wieder D. L., *Language and Social Reality: The Case of Telling the Convict Code*, La Haye, Mouton, 1974.

⁴² Sudnow D., *Passing On: The Social Organization of Dying*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall, 1967.

également du travail accompli autour de Jean Widmer. Enfin, une troisième composante, *herméneutique*, se dégage : comment la perception des signes discursifs est-elle encadrée par des schèmes de compréhension et d'interprétation qui sont partagés dans une communauté ? L'organisation endogène du sens situationnel émerge à la faveur des arrangements et des disputes, des usages catégoriels et des interactions séquentielles des participants. Cette coproduction d'un ordre social et moral est pré-articulée par des médiations sémiotiques, lesquelles requièrent un apprentissage spécifique pour être maîtrisées. La capacité interprétative de Gonzalez provient de sa connaissance approfondie des Écritures, acquise dans une autre église protestante, qui lui permet de circuler dans ces forêts de symboles que sont les assemblées évangéliques et de thématiser ce que les fidèles voient et savent sans le remarquer.

Voilà donc quatre manières de décrire, qui s'ancrent chacune dans un héritage singulier – l'empirisme radical de l'analyse praxéologique, le naturalisme de l'analyse des cadres de Goffman, la phénoménologie de l'expérience de Gurwitsch, Schütz et Merleau-Ponty et une approche herméneutique et ethnométhodologique qui doit beaucoup à Wieder et à Sudnow. Ces façons de décrire ne relèvent pas simplement de « genres rhétoriques », comme ceux qui orientaient les « stratégies de mise en texte » de Malinowski, Lévi-Strauss, Evans-Pritchard et Benedict que C. Geertz avait abstraits dans *Works and Lives*⁴³. Elles ne sont pas imputables à un arbitraire littéraire. Elles renvoient à des *pratiques d'enquête*, dont le point de mire sont les activités par où les enquêtés rendent eux-mêmes compte de leurs contextes d'expérience et d'activité. Elles ne rompent donc pas avec les formes de vie et les jeux de langage de leurs enquêtés. Au contraire, c'est parce qu'elles participent à leurs mondes naturels qu'elles peuvent en activer des possibilités de compréhension, tout en s'abstenant de les réduire à des déterminants structuraux, fonctionnels ou génétiques qui vaudraient comme cause ou qui en rendraient raison.

3. Comment s'enchaînent et s'emboîtent des contextes d'enquête et d'analyse dans une description ?

L'illusion reste forte que « l'ethnographie, c'est de la description », et que « la description, c'est une copie de la réalité » – des faits convertis en mots. Ou à l'opposé, que « la description, ça n'est jamais que de la théorie illustrée », une espèce d'explication ou d'interprétation avec des images. Cette alternative ne tient pas si l'on repart de l'activité de l'ethnographe et si l'on prend en considération tout le travail d'enquête, d'écriture, de réflexion, d'enquête de nouveau, et de réécriture qui doit être accompli pour qu'advienne une « bonne description ». La description résulte de la sédimentation d'une multiplicité de chaînes d'enquête et d'écriture⁴⁴.

⁴³ Geertz C., *Ici et là-bas. L'anthropologue comme auteur* (1988), Paris, Métailié, 2000.

⁴⁴ Sanjek R. (ed.), *Fieldnotes : The Makings of Anthropology*, Ithaca, Cornell University Press, 1990.

L'ethnographe produit une série de documents, relevant de genres distincts, qui portent la trace de l'enquête : notes de terrain griffonnées à la volée, schémas et comptages, journaux intimes, enregistrements audio ou vidéo, mementos réflexifs avec des esquisses narratives et des amorces analytiques, correspondances électroniques, retranscriptions de notes, brouillons intermédiaires, articles scientifiques, récits de vulgarisation... Il engrange des notes de terrain, consignées au jour le jour dans un journal, fondées sur des observations, sur des conversations à bâtons rompus ou sur des entretiens ethnographiques en face à face. Par ailleurs, l'ethnographe est confronté dans le cours de son enquête à des documents officiels, administratifs ou statistiques, à des corpus de presse, des procès-verbaux de police et de justice, des œuvres de littérature ou des rumeurs de rue... Toutes sortes de problèmes pratiques se posent pour articuler ces différents types de « données » – « données » dont il faut toujours se demander par qui et à qui, comment et pour quoi elles sont « données ». Le travail de description doit ajouter des documents, de première ou de seconde main, sans les additionner comme des sources d'information équivalentes, mais en interrogeant leur statut de production, de circulation, d'usage et de réception. Il doit mettre en perspective les différentes perspectives qui s'ouvrent dans des situations, en tant qu'elles contribuent à la constitution d'un ordre social (moral, civil, politique...) sans adhérer à aucune. Il doit les articuler en un récit cohérent et pertinent, décider où et quand commencer et terminer celui-ci, choisir sa distribution d'acteurs et les attributs qui les caractérisent, donner une juste place à des péripéties dans des scènes d'interaction et des séquences temporelles. Et dès lors que des lignes d'explication ou d'interprétation ont émergé de ses notes de terrain et de son corpus de matériaux, il décrit et re-décrit, réordonnant les données en fonction de tel ou tel éclairage et modulant l'éclairage à la mesure de cette réorganisation.

Montrons sur trois textes la complexité d'un tel travail d'écriture, les multiples types de matériaux qui s'y composent, les expérimentations qui s'y incorporent et les interrogations qui s'y déposent.

L'idée initiale de Gérôme Truc était de suivre des manifestations de solidarité européenne, suite aux actes terroristes de Madrid ou de Londres, en vue d'illustrer une réflexion sur l'idée d'humanité. Problème : les événements de la gare d'Atocha ne sont plus que de l'histoire au moment où il débarque en Espagne. L'enquête ethnographique n'a plus affaire qu'à des manifestations de commémoration. Ce qui permet à Truc de « trouver la bonne position » et de rompre avec un rapport intellectuel à son objet, c'est qu'il est précipité sur le terrain sans avoir eu le temps au préalable de faire le tour de la bibliographie – et donc de bâtir une analyse philosophique de l'événement. Du coup, il va naviguer dans le brouillard, sans autre alternative que l'observation flottante. Ses premières prises de notes sont extensives, sans pré-orientation du regard ou de l'écoute. Il court d'une cérémonie à l'autre et en couvre jusqu'à une dizaine dans la journée. Pendant des heures et des heures, il noircit ses carnets, se faisant passer pour un journaliste. Il note tout, sans sélectionner ni échantillonner les scènes, s'éloigne inexorablement de sa problématique initiale et s'immerge totalement dans ses données d'observation. Pour mettre de l'ordre dans ses

matériaux, il essaie d'abord de comparer les différents événements en classant les informations dans des tableaux Excel : c'est un échec. L'hétérogénéité des éléments significatifs rend le codage impraticable. Il retranscrit alors ses notes avec des « codes couleur », redécouvrant les procédures de codage qualitatif imaginées par la *grounded theory*⁴⁵. En guise de mementos, il écrit des articles qu'il soumet pour évaluation. La plupart sont refusés au départ, parce que « trop descriptifs et pas assez analytiques », « sans ligne directrice », souvent centrés sur un cas et un lieu. C'est seulement en écrivant et en réécrivant que Truc va saisir des configurations de sens d'abord inaperçues : il les recompose, les cadre et les monte dans de nouvelles trames narratives, voyant alors émerger une « problématique ». Les descriptions, plates au départ, se densifient progressivement – dans un aller-retour entre enquête de terrain, carnets de notes, travail de description, lecture par un public. Et inversement, sa capacité à voir et à entendre ne cesse de s'affiner pendant cinq années, en raison de l'amélioration de ses capacités linguistiques, mais aussi de sa faculté à saisir des éléments pertinents et à ne plus être noyé dans le bruit ambiant. Son rapport à la théorie comme à l'empirie s'est transformé. L'administration de la preuve ne se fait pas en testant une théorie donnée à l'avance, pas plus qu'elle n'émerge des seuls carnets de terrain. L'écriture se fait dans un « double décalage » : les notes de terrain ne cessent d'être réécrites en relation à des intuitions théoriques, les explications disponibles ne cessent d'être amendées en relation à des intuitions empiriques. L'écriture abrite ce double mouvement et s'enrichit dans le suivi des commémorations, avec toutes leurs variations dans l'espace et leurs transformations dans le temps. L'enquête de Truc incorpore également d'autres éléments. Il fait tourner les logiciels Alceste et Marlowe pour analyser des milliers de messages et disposer ainsi de points d'appui lexicaux et argumentatifs autres que ceux de l'intuition. Il se confronte aux comptes-rendus d'acteurs ou d'analystes, dont les propres cartes de pertinence induisent du relief et de la profondeur dans sa compréhension. Enfin, il constitue une collection de photos de scènes d'action et d'altercation, en complément des notes écrites : certaines de ces photos ont acquis à ses yeux une « valeur d'icône », témoignages indexicaux autant que types incarnés, condensant en elles des dizaines de scènes de disputes entre manifestants ou associations.

En vis-à-vis, on peut prendre le texte d'A. Mahé, où les données ont déjà été métabolisées dans une analyse anthropologique, même si les traces du travail de terrain se lisent entre les lignes. Ce texte s'inscrit dans un programme de recherche collective sur « L'Action collective à l'échelle locale au Maghreb ». L'enquête à proprement parler s'est décomposée en quatre moments de trois semaines chacun, entre 2006 et 2009, en compagnie de Boukhalfa Khemache, dans le village dont la famille de ce dernier est originaire. Elle a donné lieu à un journal à quatre mains, extrêmement fouillé, dans lequel les deux observateurs ont recueilli toutes sortes de

⁴⁵ Pour les principes : Glaser B., Strauss A., *La découverte de la théorie ancrée* (1967), Paris, Colin, 2010 (avec une introduction de P. Paillé) ; et pour la pratique : *Qualitative Analysis for Social Scientists*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987.

données : des données classiques, en anthropologie, comme des graphes de relations de parenté et d'alliance ou des cartes de territorialisation des familles dans l'espace du village ; mais aussi des données inspirées de l'histoire de la « république au village » ou de la sociologie des mobilisations collectives, recueillies pendant les mouvements pour la démocratie à partir de 2000. L'enjeu était de « décrire les divers dispositifs locaux dont la vocation est d'encadrer les actions collectives – assemblées et comités de villages ; communes ; associations ; antennes de partis politiques et coordinations diverses ». Ce travail rouvrirait par ailleurs un dossier déjà abordé dans sa thèse par Mahé⁴⁶, qui avait couvert deux siècles d'anthropologie en Kabylie, disposant ainsi d'une connaissance exhaustive de toutes les enquêtes et analyses produites sur cette région, et d'une connaissance fine, à différentes grandeurs d'échelle historique et territoriale, de la transformation des institutions juridiques et politiques – en particulier de l'assemblée villageoise, la *tajmat*, qui avait été jusque là ignorée par la quasi-totalité des enquêteurs⁴⁷. Chacun de ses séjours sur le terrain est ainsi une revisite⁴⁸ par rapport à des séjours précédents, mais aussi, une revisite d'un monde cartographié par l'ethnologie coloniale dans ses singularités géographiques, économiques, sociales ou politiques... L'ethnographie s'inscrit d'emblée dans une perspective de comparaison synchronique et diachronique, dans des horizons d'espace et de temps à géométrie variable. La compréhension des situations ne se réduit pas à des interactions sans épaisseur ni profondeur. Avec une compétence partagée par les acteurs les plus avisés, Mahé perçoit les affaires du village, en relation à celles de la tribu ou de la confédération ; il en saisit la configuration par des institutions administratives, juridiques et politiques. Il les sait marquées par des relations d'alliance et d'inimitié, d'autorité et de prestige, d'estime et de mépris qui ont cours hors situation et par des intrigues locales, connues par ses participants, qui peuvent remonter à plusieurs décennies. Il retravaille également ses observations, ses entretiens et ses documents en relation aux transformations du pouvoir municipal en Kabylie pendant l'histoire de l'Algérie comme colonie française, puis comme État indépendant, et plus spécifiquement, en relation à une mémoire collective, recueillie tant dans des récits d'histoire orale auprès des notables et dans les procès-verbaux des réunions d'assemblée, mis à sa disposition. Les données *in situ* contribuent à recomposer un tableau des institutions et de leurs procédures, des associations et des coordinations, et des mécanismes de représentation dans la vie du village.

L'entreprise d'A. Cottureau et M. Mohatar Marzok est d'un tout autre ordre. Le travail de terrain a été initialement engagé par Mohatar, déjà bien enraciné à Fuengirola dans le cadre de sa thèse, à l'Université de Grenade.

⁴⁶ Mahé A., *Histoire de la Grande Kabylie XIX^e-XX^e siècles. Anthropologie historique du lien social dans les communautés villageoises*, Saint-Denis, Bouchène, 2001.

⁴⁷ Mahé A., « Les assemblées villageoises dans la Kabylie contemporaine : traditionalisme par excès de modernité ou modernisme par excès de tradition », *Études rurales*, 2000, 155-156, p. 179-212.

⁴⁸ Burawoy M., « Revisiter les terrains. Esquisse d'une théorie de l'ethnographie réflexive », in *L'Engagement ethnographique*, *op. cit.*, p. 295-352.

En parallèle, ce projet s'ancre dans un atelier de l'EHESS dirigé par Cottureau et Stéphane Baciocchi sur la place du « journal de terrain » et de l'écriture ethnographique, « Pratiques d'enquête et sens de la réalité sociale ». Dans ce cadre, l'œuvre de Frédéric Le Play a été redécouverte et est né le désir de mettre à l'épreuve d'un terrain contemporain la *méthode monographique*, expérimentée dans *Les Ouvriers européens*⁴⁹. C'est dans ces différents horizons d'expérience qu'il faut lire l'étude sur la famille Mohammed. Les chercheurs se lancent d'abord dans un travail d'ethnographie « radicale », visant à une phénoménologie de l'expérience économique. Ils enregistrent des appréciations de prix, des évaluations de besoins et de plaisirs, des calculs d'épargne et de dépense, des anticipations de profit à plus ou moins long terme, des décisions d'investissement, d'achat et de vente. Cette comptabilité située, au jour le jour, qualifiée d'« *ethno-comptabilité* », a repris un axiome élémentaire de le Play : compter comme comptent les gens, à partir de ce qui compte pour eux. « C'est cher par rapport à quoi ? » « Pourquoi tu trouves ça bon marché ? » « Qu'est-ce que ça vaut ? » Elle est également nourrie de la théorie de la valuation de Dewey, et surtout, de la réflexion sur la modélisation économique qui court dans l'œuvre de Schütz et que l'on retrouve dans ses textes sur les provinces de réalité, sur la typification, la rationalité et la valeur. Elle part de comptes-rendus de situations observées directement, restituées mot à mot et geste par geste, en temps réel, parfois par Mohatar seul, parfois par les deux enquêteurs, dans leurs journaux de terrain respectifs, commentés en commun, quotidiennement – soit en face à face, soit au téléphone – et fusionnés le jour d'après⁵⁰. Le journal de terrain n'est pas simplement un outil d'enregistrement. C'est là que s'accomplit une bonne part de la spirale de l'enquête : recueillir des « données », les mettre en forme, être confronté à des énigmes, se poser des questions, relancer les opérations d'observation, d'entretien ou de documentation, tester des conjectures... La description s'élabore petit à petit dans cette dynamique, où la logique de la découverte et celle de la justification, pour reprendre une distinction poppérienne, sont étroitement entrelacées l'une à l'autre. Les tableaux d'ethno-comptabilité ont par exemple été à plusieurs reprises soumis aux enquêtés, parents et enfants, qui se sont prêtés au jeu de bonne grâce, et ont contribué, en co-auteurs, à la restitution, la réévaluation et la réélaboration des résultats⁵¹. Cette perspective d'évaluation est élargie à d'autres moments de l'existence : qu'est-ce qu'un épisode de vie réussi ou raté dans une biographie ? La description offerte au public est en bout de course le résultat d'un long processus – elle ne se fait pas sur des données à

⁴⁹ Le Play F., *Instruction sur la méthode d'observation dite des monographies de famille propre à l'ouvrage intitulé Les ouvriers européens*, Paris, Société d'économie sociale, 1862.

⁵⁰ Cottureau A., Mohatar Marzok M., *Une famille andalouse*, Paris, Éditions Bouchène, 2011.

⁵¹ Mokhtar est allé jusqu'à acheter une balance électronique, offerte à Fatima en remerciements, qui trônait sur la table de la cuisine et servait à peser tout ce qui entrait et sortait de la cuisine – paniers de courses et rations de repas. Cette enquête a ainsi permis de dresser le bilan nutritionniste de chaque membre de la famille, sur site naturel, alors que ce type d'enquête se fait en général par questionnaire ou en situation artificielle.

l'état brut, elle n'est pas non plus l'illustration d'un schéma théorique préétabli. Plus qu'un moyen d'exposition, le journal de terrain est une des modalités de l'enquête.

4. Que met-on et que ne met-on pas dans la description et l'analyse d'une situation ?

Qu'est-ce que la « situation » sur laquelle porte la *situational analysis* ? On dispose de deux versions canoniques en sociologie et en anthropologie. La première est celle de Max Gluckman, avec sa légendaire description de l'inauguration du pont de Zoulouland⁵², qui montrait une corrélation entre les positions et les relations des personnes et des groupes au cours de cette cérémonie officielle et la structure générale de la société coloniale rhodésienne. Cette méthode a été ultérieurement amplifiée par l'étude de cas élargie⁵³. La seconde version est celle de Goffman, qui revendique lui-aussi cette expression, mais à laquelle il fait dire quelque chose de différent : la situation à laquelle il se réfère est une situation de coprésence, dans laquelle un « ordre de l'interaction » s'articule à travers les activités conjointes des participants, tout en obéissant à des règles *sui generis*. Bien sûr, la conception de la description ethnographique n'est pas du tout la même si l'on se rapporte à une situation à la Gluckman ou à la Goffman.

Reste que le point de départ de l'enquête ethnographique est de rendre compte de ce que l'on voit et de ce que l'on entend, plus largement, de ce que l'on sent et de ce que l'on ressent, puisque toute la palette des sens et des sentiments peut être impliquée. Au fil des textes, on découvre le travail qui est accompli par les protagonistes d'une situation de procès, de commémoration ou de délibération. On note les menus détails, vus mais pas forcément remarqués par les parties, d'un échange de coups d'œil, de politesses ou d'arguments. On nous dessine l'ordre spatial d'un plan de table, d'une salle d'audience ou d'une salle de réunion, en l'investissant de significations écologiques ou politiques. On nous rend sensible l'ordre temporel d'un enchaînement de scènes d'interactions : phases de cérémonies publiques, tours de parole des plaidoyers ou moments d'assemblées délibératives. La description semble privilégier un axe qui part de l'œil et l'oreille et qui en bout de chaîne, arrive à la main qui s'agite sur l'ordinateur ou sur le carnet. Mais elle engage en réalité tout le corps, la mécanique sensorielle et motrice qui, mise en branle, fait que l'enquêteur a un point de vue, en prise sur les choses. Quel que soit le genre et le style de description que l'on adopte, le corps est au cœur du travail de terrain. Ceci dit, peu d'auteurs s'en tiennent comme Goffman à la situation immédiatement accessible de co-présence. Que met-on et que ne met-on pas dans les situations telles qu'on les décrit et les analyse ? Quels éléments y fait-on

⁵² Gluckman M., « Analyse d'une situation sociale dans le Zoulouland moderne » (1958), *Genèses*, 2008, 72, 3, p. 125-155.

⁵³ Van Velsen J., « The Extended-Case Method and Situational Analysis », in Epstein A. (ed.), *The Craft of Social Anthropology*, Londres, Tavistock Publications, 1967, p. 129-152.

entrer pour qu'elles soient intelligibles ? Que garde-t-on et que laisse-t-on pour chaque scène et pour l'enchaînement des scènes en une intrigue ?

Mathieu Berger développe une enquête sur les actes discursifs de citoyens ordinaires et sur leur portée performative dans des contextes d'énonciation spécifiques : les assemblées d'urbanisme participatif en région bruxelloise. Il emprunte à A. Duranti la notion d'« *ethnopragmatique* »⁵⁴ pour qualifier sa démarche d'interrogation des conditions de félicité de ces actes de langage⁵⁵. Ses sources principales d'inspiration sont l'ethnographie de la communication, la sociolinguistique interactionnelle et les recherches du dernier Goffman⁵⁶. Dans sa thèse de doctorat, Berger s'intéresse à la structure des situations publiques au sein desquelles est engagée la parole des citoyens-citadins, en cherchant à distinguer la strate institutionnelle de ces situations de leurs dimensions micro-spatiale – les arrangements écologiques du rassemblement – et micro-temporelle – les chaînes de l'échange dialogique. Il discerne entre trois registres de définition et de maîtrise de la situation, en prise les uns sur les autres : celui des objets mis en jeu dans la discussion, tenus pour réels et légitimes ; celui des protagonistes, autorisés ou ratifiés comme participants ; et celui des formes d'intervention en public, perçues comme intelligibles et acceptables. Dans chacune des prises de parole d'un participant aux assemblées, se posent nécessairement les trois questions du « quoi ? », « qui ? » et « comment ? », qui peuvent donner lieu à trois types d'erreurs grammaticales. Un locuteur, pour que son intervention soit recevable vis-à-vis du public, doit donc se plier à ces trois registres de conditions de félicité. En outre, les participants profanes activent des « compétences de contextualisation » en vue de se ménager une marge de manœuvre. En effet, l'ordre d'interaction des assemblées délibératives est prédéfini et contrôlé par les élus bruxellois et les experts urbanistes chargés du cadrage et de l'animation de ces réunions. Le spectre des thèmes de discussion, le degré de représentativité des participants et les règles du jeu à respecter sont pour une bonne part dictés d'en haut. Les participants profanes développent alors des capacités ironiques, perceptives et mnésiques, qui leur servent comme autant d'appuis pratiques et de ressources tactiques dans la situation de faiblesse qui est la leur en assemblée. Pour mettre cela en évidence, Berger a dû sortir de l'instantanéisme sans pour autant se départir d'un « *situationnisme méthodologique* », et inventer une démarche de « *filature ethnographique* ». Il a suivi assidûment toutes les réunions, les traitant comme des moments dans une intrigue qui court d'assemblée en assemblée, et repérant les usages par les participants de mémorisation et de remémoration en vue de peser sur le dispositif de politique urbaine. La situation n'est plus alors limitée à l'ici et maintenant, mais de proche en proche, s'enchaînent en elle des éléments qui proviennent d'autres scènes de

⁵⁴ Duranti A., *From Grammar To Politics :Linguistic Anthropology in a Western Samoan Village*, Berkeley, University of California Press, 1994.

⁵⁵ Berger M., « Répondre en citoyen ordinaire. Pour une étude ethnopragmatique des compétences profanes », *Tracés*, 2008, 15, p. 191-208.

⁵⁶ Outre Goffman E., *Les cadres de l'expérience*, voir *Façons de parler* (1981), Paris, Minuit, 1987.

la politique de la ville et qui se temporalisent dans une intrigue en cours pour ses participants.

Nicolas Dodier et Janine Barbot ont suivi la carrière de l'affaire judiciaire dite de l'hormone de croissance dans la salle d'audience du tribunal pénal et sur des scènes connexes – salles en préfabriqué construites *ad hoc*, couloirs du Palais de justice, conférences de presse des avocats, lieux de rencontre des associations de victimes, et salle de la Criée où est rendu le verdict. Ils ont eux aussi ouvert la focale jusqu'à ressaisir comme une intrigue d'un seul tenant l'enchaînement de toutes les audiences : pas par quelque raffinement postmoderne qui verrait dans un procès un feuilleton à épisodes, mais parce c'est ainsi que s'organise l'expérience des participants. L'espace argumentatif se déploie comme un ordre temporel : chaque prise de position est à la fois rétrospective en ce qu'elle répond à des précédents, requalifie des faits, retravaille la place des prévenus et des victimes et proactive en ce qu'elle tente d'anticiper les conséquences du coup qu'elle joue sur la suite du procès, les ripostes qu'elle va provoquer et les décisions qu'elle va occasionner. Portant sur un cas, la démarche de Dodier et Barbot correspond en partie à certaines des instructions pour une « *ethnographie combinatoire* »⁵⁷. Elle ne cherche pas à être exhaustive de tout ce qui se passe dans une situation, même si elle en repère tous les acteurs et en enregistre toutes leurs interventions. Elle se centre sur la dynamique des activités situées, plus que sur les biographies personnelles des acteurs, sur leurs trajectoires sociales ou sur leurs dispositions professionnelles. Elle sélectionne ensuite, dans la masse des notes de terrain, ce qui est pertinent par rapport à la perplexité qui la meut : sans doute, la question traitée des émotions, du droit et de la justice est-elle d'ordre général, puisqu'elle est rapatriée d'une arène qui déborde ce procès-ci ; mais cette question s'impose aussi dans le procès, puisqu'elle est au cœur du travail oratoire des avocats et des demandes des juges, des prévenus et des victimes. *L'unité de pertinence est pragmatique* : l'enjeu n'est pas de spéculer dans l'abstrait sur « droit et émotions », ni de repérer des lobbies qui seraient pour ou contre, mais bien de comprendre comment, pratiquement, dans le cours de ce procès-ci, ce défi est pris en charge par les participants, dont les réponses sont en partie d'ordre tactique, en partie liées à un sens du droit et de la justice, à des ethos professionnels et à des convictions éthiques. La description ethnographique prend avant tout en compte ce qui compte pour ses enquêtés.

Troisième mode de circonscription d'une situation : Marie-Paule Hille rend compte du cours d'une cérémonie qui se veut religieuse, l'inauguration d'une mosquée. Elle a rassemblé les pièces de ce dossier en marge de sa thèse. Ma Wei, l'un des architectes de l'édifice, descendant d'une des premières familles de convertis de Linxia et marié à la fille d'un imam reconnu, avait attiré son attention sur l'enjeu de cette cérémonie d'inauguration, en 2007. Hille a été confrontée au problème de la *décision narrative*⁵⁸ : mettre en saillance tel ou tel élément dans des notes glanées

⁵⁷ Dodier N., Baszanger I., « Totalisation et altérité dans l'enquête ethnographique », *Revue française de sociologie*, 1997, 38, p. 37-66.

⁵⁸ Cette décision narrative ne relève pas de la fantaisie de l'auteure : elle choisit

sans programme préétabli. Trois événements étaient fêtés en une seule occasion : la date de l'inauguration de la mosquée a été choisie pour coïncider avec la date de naissance du Prophète et avec le 50^e anniversaire de la mort de Min Zhidao. Partir de la figure de ce chef religieux du Xidaotang aurait engendré une autre histoire. Originaire d'un petit village, Min Zhidao était aux commandes du Xidaotang au début de la campagne anti-droitiers, et il est mort en 1957 juste avant les vingt années de plomb traversées par les fidèles. Il reste présent dans les mémoires de nombreux contemporains. Un tel fil narratif aurait pu être suivi pour raconter une histoire intelligible⁵⁹. D'autres options se présentaient. Hille aurait pu se concentrer sur les relations entre les membres des communautés de Linxia et de Lintan. Le lieu d'observation privilégié pour traiter de cette question aurait été le repas sous la grande tente, mais au moment de s'y rendre, un des fils de Min Shengguang, le chef religieux, lui a intimé l'ordre de monter à l'étage, tuant dans l'œuf cette possibilité. Hille a également rassemblé des informations sur les affinités entre certains marchands, présents lors de la cérémonie, bailleurs de fonds de la mosquée, dont les pères et grands pères avaient participé aux révoltes contre les communistes en 1957 dans les régions tibétaines et avaient été étiquetés de contre-révolutionnaires. Ces informations n'étaient pas suffisantes pour les nouer en une histoire. Elle s'est également interrogée sur la corrélation entre appartenance religieuse des représentants politiques et présence à la cérémonie : les Yihewani, qui comptent pour la moitié des cadres locaux de Linxia, étaient absents du repas d'inauguration, pourtant œcuménique. Mais le sujet était extrêmement sensible et elle n'a pu vérifier s'ils avaient été invités ou non, ou invités en sachant qu'ils ne viendraient pas... Son analyse de situation a donc dû renoncer à ces éléments là. D'autres éléments se sont par contre imposés comme importants. Le souci des cuisinières de Lintan de « bien faire les pains » et l'insouciance des cuisinières de Linxia à ce propos lui sont apparus à l'observation directe, *in situ*. Ce motif de dissension entre les femmes a trouvé des formes de résolution par accommodement dont l'issue de la fête dépendait. L'affaire des pains a du coup acquis une intensité dramatique, alors qu'elle aurait pu être oubliée au fond du carnet de notes comme une querelle sans intérêt. Elle est devenue centrale dans le travail comparatif entre configurations culturelles et religieuses de Linxia et de Lintan. Un autre élément, qui s'est avéré crucial, n'est apparu qu'une fois l'observation terminée. C'est grâce à des séries de photos et de petits films que Hille a pu disposer de données sur les quatorze mosquées et les comparer à tête reposée, après coup. L'exposition des plaques commémoratives a pris une saillance qu'elle n'aurait pas eue si elle n'avait été fixée par l'image ; et la présence des musulmans « clandestins » du Xinjiang, interdits de séjour dans la ville, serait peut-être passée inaperçue. C'est ainsi que les situations décrites se peuplent et se dépeuplent de personnages, d'actions et d'événements ; et que des intrigues alternatives voient ou non le jour.

entre plusieurs histoires qui se trament dans le champ d'expérience ou le réseau de perspectives qui font la situation. Une des tâches de l'ethnographe est de démêler les histoires qui arrivent aux enquêtés, et non pas de « se faire son propre film ».

⁵⁹ Ricœur P., *Temps et récit*, Paris, Seuil, 1983.

5. Entre induction et validation : comment passer de l'enquête à la théorie ?

Une dernière critique qui est souvent adressée à l'ethnographie est qu'elle reste enfermée dans la description monographique, incapable de se hisser au niveau de vraies questions théoriques. Ses collectes de « faits » ne satisferaient tout au plus qu'à une première étape – la « psychologie de la découverte » – antérieure au moment proprement scientifique – la « logique de validation ». Parfois, cette valeur heuristique ne lui est même pas reconnue : l'ethnographie serait condamnée à marnier dans l'enfer de la monographie, occupée à des détails sans importance sans prendre jamais de hauteur vis-à-vis de ses objets. Courte de vue, étroite d'esprit. Cette critique, aussi commune qu'écoulée, ne résiste pas à l'examen. On pourrait ici multiplier les références aux travaux sociologiques ou anthropologiques recourant à des méthodes ethnographiques, qui ont produit des savoirs originaux, à forte dignité théorique, sur le politique. On pourrait encore égrener tous les débats sur la *case-method*, depuis la sociologie de Chicago et l'anthropologie de Manchester jusqu'aux réflexions les plus récentes dans de multiples disciplines. Voyons plutôt comment s'y sont pris trois de nos auteurs.

L'enquête de T. Vitale et L. Boschetti est rendue sous la forme d'une chronique réaliste des mobilisations collectives à Milan autour des expulsions à répétitions qui visent les Roms. Le récit alterne entre des extraits de scènes *in situ*, s'étalant sur plusieurs années, et des paragraphes plus analytiques. L'enchaînement des séquences est le suivant. a. Le problème est posé à partir d'une scène : une réunion de la Table Rom a lieu en 2009 où la question de la représentation des Roms par eux-mêmes est abordée et disputée par les participants. b. Cette scène est recadrée : le changement de contexte historique et politique au début des années 1990 a annihilé les dispositifs de médiation et de représentation Opera Nomadi-Mairie de Milan. c. Suit une description des tentatives d'organisation politique des Roms du bidonville de la Via Barzaghi en 1998 : une nouvelle configuration d'associations se recompose autour d'eux, mais cette demande de reconnaissance politique des Roms échoue. d. Nouvelle péripétie qui change la donne : les Roms sont la cible de la répression. La Via Barzaghi est évacuée, les sans-papier expulsés en 2001. Une tentative de rapprochement officiel, lors d'un déjeuner à la Protection civile en février 2002, signe le retrait de la confiance accordée aux associations et aux institutions. e. De Via Barzaghi, les Roms s'installent dans un autre squat via Adda, jusqu'à son éradication en avril 2004. La perception croisée des Roms et des activistes est tout en malentendus : attente d'entraide versus idéologie gauchiste. f. Enfin, le récit se clôt sur une situation emblématique : une association musicale s'était constituée, entre 2001 et 2003, pour garantir aux Roms salaires et papiers. Mais la coopération entre *gadjé* et Roms va tourner court, encore une fois pour divergence d'objectifs et par manque de confiance. Ce montage narratif est extrêmement efficace. Ce qui s'y dessine, dans la mise en ordre d'un récit courant sur une dizaine d'années, où sont indiqués au lecteur, en alternance, des éléments descriptifs et interprétatifs,

c'est une interrogation sur la représentation des minorités par elles-mêmes ou par des ONG – interrogation qui vaut tant pour la théorie de la représentation politique que pour la sociologie des mobilisations collectives. Ce récit est porteur d'une leçon analytique : l'enquêteur ne peut se satisfaire de reconstruire des grammaires ou des stratégies de représentation. Il doit décrire des situations. L'ethnographie est une invitation à être attentif aux décalages entre les perspectives des représentants et des représentés, aux projections de préjugés moraux et de stéréotypes culturels d'un côté et de l'autre, à la coproduction, souvent non réfléchie, d'asymétries interactionnelles et de méprises communicationnelles. Elle défait l'illusion de fausses mixités, en pointant des écarts de sociabilité, des ségrégations spatiales et des incompatibilités discursives.

La recherche de C. Gayet-Viaud a eu pour point de départ une enquête sur les rapports des passants aux mendiants. L'épreuve sensible s'est redoublée d'une épreuve théorique, quand elle s'est mise, dans le fil de ses observations, à douter du concept d'inattention civile de Goffman. L'inattention civile ne lui paraissait plus un mode relationnel allant de soi, confortable et obligé, mais plutôt un mode de repli quand on ne sait plus quoi faire. Cette expérience de terrain l'a conduite de fil en aiguille à rouvrir le dossier des civilités. Ici, l'enquête empirique entretient une relation circulaire avec l'enquête théorique, dans une relation analogue à celle de la poule et de l'œuf. Quand Gayet-Viaud participe à des situations, son regard et son écoute sont tout sauf naïfs : enquêter, c'est s'engager dans un exercice réflexif qui fait apparaître des présupposés de l'expérience de l'ethnographe autant que des enquêtés. La perspective théorique ne surplombe pas le terrain. Elle est intimement fondue dans une grille perceptive. Elle oriente l'attention, sans la verrouiller, dans telle ou telle direction. En retour, l'expérience du terrain vient ébranler l'expérience théorique. Celle-ci ne se donne pas en un coup, elle se transforme continûment pendant les moments circonscrits par l'agenda de l'enquête, mais aussi pendant les moments de la vie quotidienne où l'ethnographe est confrontée à des épreuves de civilité. La texture des situations ne cesse de se transformer en relation à la poursuite de l'enquête. Leur grain est de plus en plus fin. L'image gagne en densité, en définition et en netteté, dans le magma d'évaluations, de sensations et de sentiments. L'ethnographe maîtrise de mieux en mieux les situations d'interaction qui la font basculer tantôt du côté de la personne singulière, tantôt du côté du passant typique. Ces épreuves affectives, sensibles et morales sont la chair phénoménologique des épreuves théoriques. C'est depuis cet ancrage que Gayet-Viaud a pu réexaminer le modèle goffmanien : un modèle binaire où les participants sont soit en situation de conformation aux règles – tout se passe sans anicroche, sans y penser –, soit en situation de transgression – l'équilibre interactionnel doit être rétabli moyennant des rituels de réparation, à moins que ne soient engagées des procédures de fuite ou d'exclusion. Cette séquence « équilibre-transgression-réparation » a pu être dépassée grâce à une démarche ethnographique plus rigoureuse, par une description de l'expérience des rapprochements, inventifs ou maladroits, gauches ou rusés entre passants, irréductibles à des fautes, des infractions ou des offenses. La mécanique goffmanienne du manquement aux conditions de félicité a été affinée par

une phénoménologie des alertes, des indignations, des compassions, des entraides, des attentions, des égards et de leurs déboires dans l'interaction. Faire de la théorie, c'est dans ce cas décrire des expériences affectives, sensibles et morales et les réfléchir.

Nous avons gardé P. Lichterman et N. Eliasoph pour la fin. Dans leurs livres et articles qui font désormais référence, ils ont réalisé de multiples études de cas sur des associations, dont l'enjeu théorique peut être lu de différentes manières. Ils ont eux-mêmes livré quelques clefs pour comprendre le type de *cultural sociology* qu'ils pratiquent et qui éclairent le texte ici traduit sur la « culture en interaction ». Anciens étudiants de Burawoy à Berkeley, ils commencent sans doute l'enquête en mettant à l'épreuve leur « théorie préférée », mais à la différence du défenseur de l'*extended case method*, ils étendent leurs études de cas à des structures « culturelles » autant que « sociales »⁶⁰. Ces « structures culturelles » prennent ici la figure des « codes » ou des « vocabulaires » de la société civile (équipe de Jeffrey Alexander) ou du « langage de l'individualisme expressif » (équipe de Robert Bellah) dans *Habits of the Heart* – deux thèses très discutées au moment de l'élaboration de leur article. Mais dans le cours de leur enquête, Eliasoph et Lichterman constatent un certain nombre d'anomalies, qu'ils traitent comme des énigmes (*puzzles*). L'observation participante dans plusieurs associations, choisies comme exemplaires d'« organisations civiques », montre que des « structures culturelles » y sont sans doute reconnaissables. Elles stabilisent un ordre d'interaction en fournissant des repères communs. Mais elles n'en prédéterminent pas pour autant le sens. La seule façon de savoir ce qu'un mot ou une expression signifie est d'aller sur place et d'examiner ce qu'en font les acteurs, dans une situation donnée, en recourant à des actes de discours, dont le sens est rarement univoque. Eliasoph et Lichterman en induisent que les membres des organisations civiques s'emparent de structures culturelles disponibles, et qu'ils leurs impriment des torsions, ordonnées et régulières. Ils utilisent la métaphore, discutable, du « filtrage » par des « styles de groupe ». On pourrait penser aux standards de jazz, dont les partitions connaissent des modalisations dans l'improvisation collective et ouvrent la carrière à un nombre inépuisable de performances effectives. Ces variations sont pourtant réglées par des schémas relativement stables au sein d'une organisation civique : ce sont ces variations typiques, unifiées sous les rubriques des standards discursifs, des liens dans le groupe et de ses frontières avec l'extérieur, qui caractérisent un « *style de groupe* ». La thèse d'Eliasoph et Lichterman n'est donc ni structuraliste, ni interactionniste. Et leur méthode ne se laisse rabattre ni sur la théorie enracinée dans les données, selon laquelle les catégories et les analyses émergeraient par génération spontanée du codage et de l'abstraction du corpus, ni sur l'étude de cas élargie, selon laquelle des hypothèses seraient testées, validées ou falsifiées, par le terrain⁶¹. Leur formule d'enquête louvoie entre ces deux manières de faire.

⁶⁰ Eliasoph N., Lichterman P., « “We Begin With Our Favorite Theory” : Reconstructing the Extended Case Method », *Sociological Theory*, 1999, 17, 2, p. 228-234.

⁶¹ Pour un texte qui se démarque également de cette alternative : Tavory I.,

Explorer l'ordre de l'interaction comme ordre civil et politique

Voilà pour le volet du pluralisme ethnographique. Il n'a rien d'un relativisme, au sens d'une dissolution de l'idée de vérité dans des *standpoint epistemologies*, et tout d'un *perspectivisme*, au sens pragmatiste. Posons-nous à présent la question d'en quoi cette multiplicité de genres et de styles descriptifs et analytiques nous apprend-elle quelque chose sur le « politique » ?

L'ethnographie (du) politique est une sous-discipline en voie d'émergence en sociologie et en science politique. Elle semble se gagner lentement une place, donnant lieu à des publications spécifiques, récemment autour de J. Auyero⁶² ou de E. Shatz⁶³. Mais rien de nouveau, à vrai dire, sous le soleil ! Il y a bien longtemps qu'une anthropologie politique a connu son essor, et elle aura même été, depuis le XIX^e siècle, l'une des principales sources de nos connaissances sur le droit et le pouvoir. Que l'on se rappelle les travaux sur les sociétés acéphales et sur les conflits tribaux de M. Gluckman⁶⁴ et des chercheurs du Rhodes Livingstone Institute, l'enquête sur les systèmes politiques africains sous l'égide de E. E. Evans-Pritchard et M. Fortes⁶⁵ ou encore l'analyse comparée des États-nations émergents après la décolonisation par C. Geertz ou D. Apter⁶⁶. En France, l'anthropologie politique occupait aussi une place cruciale, avec les travaux de sociologie dynamique de G. Balandier dans les années 1950, mais aussi ceux de J. Berque ou de G. Condominas. L'idée qu'il ne faut pas partir de modèles préétablis, mais de terrains concrets⁶⁷ et procéder ensuite par comparaison et généralisation était déjà clairement formulée. Cette tradition s'est poursuivie jusqu'à aujourd'hui, et un certain nombre de chercheurs continuent d'explorer des mondes exotiques, à la façon des *area studies* d'antan. D'autres sont allés braconner jusque sur les terres de la science politique la plus légitime et ont rapporté des données nouvelles sur les élections ou les administrations, sur les partis ou sur les syndicats – le caractère précurseur de *Street Corner Society* de W. F. Whyte⁶⁸ n'ayant pas été assez salué de ce point de vue. Plus récemment, de très belles avancées ont été faites par

Timmermans S., « Two Cases of Ethnography : Grounded Theory and Extended Case Theory », *Ethnography*, 2009, 10, 3, p. 1-21.

⁶² Joseph L., Mahler M., Auyero J. (eds), *New Perspectives in Political Ethnography*, New York, Springer, 2007.

⁶³ Schatz E. (ed.), *Political Ethnography : What Immersion Contributes to the Study of Power*, Chicago, University of Chicago Press, 2009.

⁶⁴ Gluckman M., *Politics, Law and Ritual in Tribal Society*, Chicago, Aldine, 1965.

⁶⁵ Fortes M., Evans-Pritchard E. E., *Systèmes politiques africains* (1940), Paris, PUF, 1964.

⁶⁶ Geertz C. (ed.), *Old Nations and New States*, New York, Free Press of Glencoe, 1963.

⁶⁷ Balandier G., *Anthropologie politique*, Paris, PUF, 1967 ; Rivière C., *Anthropologie politique*, Paris, Colin, 2004.

⁶⁸ Whyte W. F., *Street Corner Society. La structure sociale d'un quartier italo-américain* (1943), Paris, La Découverte, 1995.

l'ethnographie dans plusieurs domaines, comme l'analyse des cahots de la transition postsocialiste ou des paradoxes des politiques de développement. L'ethnographie a également rejoint les programmes de recherche sur les réseaux transnationaux, l'histoire connectée ou l'économie-mondialisée. Ou fait émerger de nouveaux objets – des « objets politiques non identifiés », pour reprendre le trait d'esprit de D. Constant-Martin⁶⁹. S'il était besoin d'attester de la vitalité de ce domaine de recherches, il suffirait de se référer au *reader* de Joan Vincent⁷⁰

Ici, notre ambition aura été en apparence plus modeste, mais de fait, plus radicale. *Du civil au politique* nous apprend des choses sur « le politique » que nous n'aurions pu découvrir par d'autres méthodes d'enquête que la démarche ethnographique. Le plus petit dénominateur commun de tous les textes rassemblés dans ce livre est leur *exploration d'un ordre de l'interaction*. Cet ordre de l'interaction est approché en contrepoint de théories bien distinctes. Mais dans tous les cas, il est au cœur de l'enquête, qu'il soit pensé comme un ordre endogène en train de se faire, coproduit par les activités et les catégorisations de membres engagés dans la situation ou comme un ordre prédéterminé, sous certains aspects, par la prégnance de structures sociales et culturelles dans la situation. 1. L'ordre de l'interaction peut être éphémère, se déployant dans l'échange fugace de politesses ou d'insultes entre passants anonymes dans l'espace public de la rue (Gayet). Le sens de la civilité qui s'y joue peut également opérer en support à des activités de travail social (Gardella et Leméner) ou en résistance aux contraintes d'une délibération publique (Berger). 2. Cet ordre de l'interaction peut être mis en places dans les dramaturgies de rassemblements officiels, comme celles que Goffman étudie dans *Behavior in Public Places* – les « foules conventionnelles » de la tradition de recherche sur le *collective behavior*. Une assemblée de prière évangélique peut ainsi être recadrée en champ de bataille nationaliste (Gonzalez). Les capacités interactionnelles des participants assurent le succès de l'inauguration d'une mosquée, qui pouvait mal tourner (Hille) ou mènent à la déconfiture d'une cérémonie officielle de commémoration en souvenir d'attentats terroristes (Truc). 3. L'ordre de l'interaction peut également prendre la forme de situations d'interlocution. Le débat télévisé sur les OGM, loin de se déployer comme une libre délibération, limite drastiquement le spectre ce qu'il est possible de montrer, de dire et de faire en public (Bovet et Terzi). La salle d'audience du tribunal, au-delà de la confrontation des plaidoyers, devient le lieu d'expression des émotions et d'articulation d'un champ argumentatif sur la place des émotions dans le procès (Barbot et Dodier). La réunion de clôture d'un cycle de négociations entre des communautés indigènes et des entreprises multinationales, après avoir mis en scène et en récit l'alliance politique des différents villages, s'achève dans la crise – au sens de la *stasis* grecque (Berocan). 4. La notion d'ordre de l'interaction peut également être mise à l'épreuve dans l'enquête sur les processus de constitution de collectifs. À l'encontre des fantasmes de

⁶⁹ Constant-Martin D., *Sur la piste des OPNI*, Paris, Karthala, 2002.

⁷⁰ Vincent J. (ed.), *The Anthropology of Politics : A Reader in Ethnography, Theory, and Critique*, Malden, Mass., Oxford, Blackwell, 2002.

démocratie électronique, l'observation révèle comment un ordre endogène se déploie dans un chat sur internet et les processus de pouvoir, de discrédit et d'exclusion qui s'y jouent (Velkovska). En contrepoint des idéaux d'une régénération civique de la vie politique, l'ethnographie met en évidence la variété des styles de groupe qui caractérisent les organisations associatives (Eliasoph et Lichterman). Au-delà de la prétention de militants de parler au nom de groupes défavorisés et stigmatisés, elle décrit en situation les difficultés de la représentation politique de Roms milanais (Vitale et Boschetti). 5. La dernière partie du livre prend à bras le corps la critique souvent adressée à l'ethnographie de ne pas rendre compte du poids des structures sociales et des processus historiques, qui contraignent l'ordre de l'interaction. Elle le fait de trois façons. L'observation directe est combinée avec une analyse de réseaux égocentrés et de trajectoires biographiques, pour montrer l'assise des engagements religieux, des entreprises économiques ou des revendications politiques dans de la vie d'une famille marocaine immigrée en Espagne (Cottureau et Mohatar Marzok). La nécessité de connaître de première main les hiérarchies statutaires, les institutions politiques et les corpus juridiques en vigueur dans un village kabyle est affirmée pour comprendre des phénomènes d'innovation associative et de mobilisation collective (Mahé). Le dernier texte, enfin, tout en faisant droit à une analyse structurale du travail précaire à Chicago, montre l'enchaînement des accidents interactionnels qui font ressurgir, dans le cours d'un rituel de célébration d'un combat de « classe », des catégorisations de type « ethno-racial » (Chauvin).

L'ordre de l'interaction est un *ordre de places* qui se distribuent temporellement, moyennant des dispositifs de catégorisation, qui règlent des rapports de coopération et de compétition, de réciprocité et d'échange, qui atténuent ou au contraire exacerbent des asymétries de statut ou de pouvoir. À chaque place sont associés des formats d'engagement ou des cadres de participation à telle ou telle situation. Cet ordre est souvent qualifié d'*ordre moral* : la distribution de places engage des activités d'évaluation et de jugement, et va de pair avec des attentes normatives, des catégorisations d'acteurs et des qualifications d'actes, des assignations de motifs et des attributions de droits, d'obligations et de responsabilités. Chercher, trouver et tenir sa place ; se la voir refuser, contester ou interdire ; se voir attribuer une place stigmatisée, discréditée ou discriminée ; ou se voir assigner des qualités de convenance ou d'incorrection en relation à une place occupée : tout cela se joue dans l'ordre de l'interaction. La généalogie de cette notion d'ordre moral remonte à la notion polysémique de mœurs (*mores*, *ethos*, *Sitte*). L'ordre moral, selon Park, Dewey et Mead⁷¹, régit l'ordre naturel ou l'ordre écologique – où prédominent des relations de compétition, de colonisation et de dominance – « par des règles, des codes et des institutions ». L'ordre moral contrôle les conduites par des « conventions sociales, des coutumes et des lois », « par la mode, l'étiquette et l'opinion publique »⁷², qui fixent ce qui est « droit, convenable et moral » (*right*,

⁷¹ Mead G. H., *L'Esprit, le soi et la société* (1934), Paris, PUF, 2006.

⁷² Park R. E., « Human Nature, Attitudes and the Mores », in K. Young (ed.), *Social Attitudes*, New York, Henry Holt, 1931, p. 17-45, ici p. 36. La référence-clef à l'époque, en sociologie, est Sumner W. G., *Folkways : A Study of Mores*,

proper and moral). Goffman est un des héritiers de cette perspective, quand il affirme qu'un engagement moral est présupposé de la part de ses participants vis-à-vis de l'ordre de l'interaction. On pourrait qualifier son projet d'écologie morale des interactions. Mais il hérite aussi de la sociologie des mœurs de Durkheim et du projet de traiter de la civilité ou de la moralité comme de faits sociaux : on peut les décrire et les analyser, sur un mode naturaliste. La « physique des mœurs »⁷³ enquête sur un ordre « spontané et automatique », antérieur à toute réflexion et délibération, qui se réalise dans le monde social moyennant des « sanctions diffuses ». C'est dans ces formes élémentaires de l'ordre moral que viennent s'enraciner les morales pédagogique, civique et professionnelle.

Une autre caractérisation possible de l'ordre de l'interaction est celle, empruntée à la philosophie politique, d'*ordre civil*. Que doit-on entendre derrière cette catégorie de « civil » ? Pendant longtemps, la société civile, a été tenue pour le produit d'une décision collective de sortir de l'état de nature, scellée par un contrat, un pacte ou un serment. On sait aujourd'hui que son existence ne requiert pas d'intention délibérée de la part de ses membres, mais il n'en reste pas moins que ses membres sont liés par des liens civils – communément engagés vers le maintien de la paix civile pour soi, et orientés vers la recherche de biens communs, si contestés ou disputés soient-ils. On sait encore que cette société civile est autonome par rapport à la tutelle juridique, politique et religieuse, capable sous certains aspects de poser ses propres lois, de s'auto-organiser et de s'autogouverner – actualisant une *politeia*, faite de mœurs, d'usages et de coutumes, qui n'est pas seulement l'ombre portée de l'ordre constitutionnel, étatique ou divin. On sait également qu'elle n'est pas tout entière tournée vers la défense des intérêts particuliers ou des prérogatives privées, quoique souvent confondue avec l'ordre des échanges marchands, sous le règne de la propriété privée, ou avec l'ordre du droit civil, et sa définition des droits subjectifs – le marché et le droit étant supposés remplir une fonction de civilisation. Et l'on sait qu'elle n'est pas davantage le produit d'une organisation corporative ou administrative, dont la finalité serait de se réaliser dans l'État, et qu'elle ne s'épuise pas dans le fait de donner son « contenu éthique » à l'État ou d'organiser son hégémonie culturelle et politique. L'ordre de l'interaction comme ordre civil est donc traité comme irréductible à l'ordre religieux, l'ordre marchand, l'ordre juridique ou l'ordre étatique, ainsi qu'à tout ordre structurel ou institutionnel.

« Moral » ou « civil » : les textes ethnographiques de ce livre ont pris au sérieux l'enquête sur les formes de coexistence qui se jouent dans des ordres d'interaction. Ils dévoilent en creux la dynamique des petits arrangements et accommodements qui font un ordre moral ou civil – en tout cas, en deçà de la formulation de normes systématisées, codifiées et

Manners, Customs and Morals, New York, Ginn and Co, 1906, en part. p. 36-37. Park faisait clairement le lien entre la sociologie des mœurs de son temps et la philosophie de la société civile, engagée par les Lumières écossaises et développée de Ferguson à Smith.

⁷³ Durkheim É., *Leçons de sociologie. Physique des mœurs et du droit*, Paris, PUF, 1950.

sanctionnées par l'État, et en deçà du recours à des institutions délibératives, judiciaires ou politiques autonomes. Un monde de sociabilités informelles, de contacts et de relations, qui passent inaperçus tant ils vont de soi, que n'épuisent ni la vision de l'échange libéral, ni celle de la proximité communautaire. La question qui se pose alors, à nouveau, est la suivante : à quel moment des analystes sont-ils fondés à traiter un ordre d'interaction de « politique » ? Elle se redouble d'une seconde : dans quelle mesure les personnes qui en sont les acteurs le perçoivent-ils eux-mêmes ou non comme « politique » (et non plus seulement selon la catégorie du « moral » ou du « civil ») ? On pourrait partager les situations abordées dans ce livre en deux grands types. 1. Certaines situations de la vie quotidienne sont vécues par leurs participants comme ordinaires, quand s'y joue un événement qui signe le *basculement dans un ordre politique* qui n'était pas prévu initialement. L'exemple type est celui de Rosa Park à Montgomery qui met le feu aux poudres en transgressant un usage d'interaction, sanctionné par une règle de droit ségrégationniste. Son refus de céder sa place d'autobus à un homme blanc prend le sens d'une rébellion contre un ordre injuste ou illégitime et signe le commencement du Mouvement des droits civiques. On pourrait également lire les échecs interactionnels entre les policiers de brigades de Berlin Est et Berlin Ouest⁷⁴ comme des *métonymies* ou des *symptômes*, des situations *emblématiques* des difficultés de la réunification de la nation allemande – le mur n'est pas tant dans les têtes qu'il n'est dans l'ordre de l'interaction. 2. Certaines situations s'affirment par contre d'emblée comme porteuses d'un sens politique, parce qu'elles *émanent de personnages publics* qui occupent une fonction officielle. La remarque excédée d'un Président de la République au Salon de l'agriculture, « Casse toi, pauv'con ! », est une interaction qui en d'autres cas, aurait tout au plus été traitée d'incivile, mais qui est là interprétée politiquement. D'autres, enfin, abritent des types d'*activités accomplies au nom de collectifs ou d'institutions politiques*. Les interactions aux guichets entre fonctionnaires et usagers ou dans les assemblées de démocratie participative en sont un exemple. Elles n'en ont pas moins des *soubassements écologiques ou rituels* qui passent souvent inaperçus, alors que ces dynamiques interactionnelles leur sont pourtant indispensables.

1. Co-présence, civilités, rencontres : en quoi l'ordre de l'interaction peut-il être porteur d'un sens politique ?

Toute entrée en interaction va de pair avec une prise d'engagements, liée à l'occupation de places et à la conformation à des règles, et va également de pair avec la valorisation et la préservation de l'ordre de l'interaction et de ses participants. Des sanctions diffuses de Durkheim aux rituels de réparation de Goffman, il y a une reconnaissance de la *vulnérabilité du lien social comme lien civil*. Ce caractère de civilité s'éprouve dans des situations de crise, quand il est menacé. C'est dans ces moments là que les petites façons que les gens ont de trouver des accords ou

⁷⁴ Glaeser A., *Divided in Unity : Identity, Germany, and the Berlin Police*, Chicago, University of Chicago Press, 2000.

des conciliations entre eux en cas de tension, de se manifester de la reconnaissance par delà leurs différences de statut ou de protester quand ils ont le sentiment qu'un de leurs droits a été bafoués deviennent saillantes. P. Pharo⁷⁵ parlait à ce propos, en recroisant des considérations d'ethnométhodologie et de philosophie analytique, d'« éthique ordinaire » et de « droit ordinaire » des interactions civiles. C'était déjà trop dire que de les qualifier ainsi, tant les maximes écologiques ou rituelles sont d'un autre ordre que des règles d'éthique et de droit. Mais c'était bien dire que les normes qui, par la suite, seront réfléchies, explicitées, codifiées et assorties de dispositifs de sanction institutionnelle, ont un ancrage dans l'ordre de l'interaction. I. Joseph⁷⁶, de même, étudiait les lieux de co-présence et de rassemblement urbains comme des scènes publiques, et analysait la publicité comme milieu, élément et ressource élémentaire d'un vivre-ensemble, spontané et éphémère. L'espace urbain est coproduit comme ordre civil dans les confirmations mutuelles, les échanges réparateurs, les petites dévotions et les civilités tièdes qui font la convivance entre citoyens. Et A. Rawls⁷⁷, qui poursuit l'intuition de Goffman en traitant l'ordre de l'interaction comme réalité *sui generis*, enquête sur des contextes de dispute « ethno-raciale » qui rompent les présuppositions d'égalité et de réciprocité qui commandent aux « pratiques de la civilité publique ».

La thèse de Gayet-Viaud va également dans ce sens. Elle a pour arrière-fond une critique justifiée, sous certains aspects, de l'anthropologie de Goffman, qui a quelque chose de hobbesien : dans son enquête sur les civilités, il semble que chaque ayant-droit défende son territoire et sa personne contre les offenses de tous les autres. Gayet-Viaud rejoindrait sans doute Goffman quand celui-ci décrit l'échange civil comme le degré zéro de l'ordre public, mais elle ne le fait qu'en subvertissant cette rétraction libérale sur un quant-à-soi, dont la liberté commence où s'arrête celle des autres, et en donnant une épaisseur ethnographique, celle de l'expérience morale, à ses descriptions. Le passant n'est plus seulement défini comme une pure compétence de circulation et d'évitement des accidents interactionnels. Il est un être moral et politique, au sens positif. L'espace public de la rue est inappropriable, mais il offre des prises à un agir de concert, et en deçà du droit, il est un lieu de manifestation d'égards, d'exigences et d'attentes vis-à-vis des autres. L'échange civil n'est donc pas seulement instrumental ou rituel, une façon cynique de maximiser ses chances d'obtenir quelque chose ou une manière formaliste de respecter les règles et de sauver la face. C'est une « école élémentaire » du vivre ensemble. Il initie à un monde commun, dans l'accomplissement de gestes de soin ou d'inquiétude, de pédagogie ou d'entraide entre passants, où s'éprouvent une vulnérabilité et une responsabilité mutuelles. Gayet-Viaud ne s'en tient pas à l'éloge du régime d'interaction qui s'est institué à la faveur de la révolution démocratique ou de la civilisation des mœurs, selon l'interprétation désormais acquise dans l'héritage de Tocqueville ou d'Elias.

⁷⁵ Pharo P., *Le civisme ordinaire*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1985.

⁷⁶ Joseph I., *L'Athlète moral et l'enquêteur modeste*, Paris, Economica, 2007.

⁷⁷ Rawls A., « The Interaction Order *Sui Generis* : Goffman's Contribution to Social Theory », *Sociological Theory*, 1987, 5, 2, p. 136-149.

Son ethnographie rend compte de la complexité de ce qui se joue dans les relations les plus ordinaires, celles qui se nouent entre deux inconnus sur un bout de trottoir. Comment présenter des excuses, anticiper une gêne ou rappeler à l'ordre, s'émouvoir ou s'indigner, donner un coup de main, faire des reproches ou montrer de la compréhension... En refusant de raidir les égards en une formule de droits et de devoirs, et en s'appliquant à décrire de nombreuses situations, Gayet-Viaud propose une lecture renouvelée du lien civil.

La manutention du lien civil est aussi au cœur des modes d'appréhension de la « kippa », qui loin d'être étroitement communautaires, ont valeur d'exemplarité : le traitement qu'en propose Tavory peut être élargi à toutes sortes d'autres modes d'identification – genré, ethnique, racial... La thèse est originale. La dynamique spéculaire de « se reconnaître comme... » et « être reconnu comme... » n'est pas affaire de construction arbitraire, de regard d'autrui ou de marquage institutionnel, de stratégie symbolique ou de revendication explicite. Le procès de reconnaissance se joue dans l'expérience d'interactions situées. Une ethnographie du port de la kippa dans des rencontres avec des « Juifs » ou avec des « non-Juifs » permet de percevoir les indices les plus infimes qui servent de marqueurs interactionnels, attracteurs ou répulsifs, inclusifs ou exclusifs. Le programme d'analyse en termes de gestion des apparences ou d'imposition de stigmates en est d'autant compliqué. Tavory nous invite à une phénoménologie de la conscience marginale, aux bords de l'expérience : porter la kippa, comme avoir la peau noire ou être dotée d'attributs féminins n'est pas un acte volontaire de tous les moments, mais s'inscrit dans un horizon d'attentes ou un champ d'expectatives quant aux manières de se conduire, quant aux savoirs supposés être partagés et quant aux compétences supposées être maîtrisées. Le port de la kippa – la signalétique capillaire et vestimentaire, en général – relève d'une « intentionnalité diffuse » et a-subjective qui engendre des « effets interactionnels ». Il induit un ordre de l'interaction avec des places à tenir, leurs impératifs et leurs licences, leurs droits et leurs obligations ; et il fabrique du commun en traçant les limites de qui est et qui n'est pas membre d'un peuple et d'une religion (par extension, d'une classe, d'un genre, d'une race ou de quelque minorité visible). « Vous êtes juif ? » Cette phénoménologie de l'expérience impose d'être attentif au type de dynamique situationnelle qui s'enclenche lors d'un incident antisémite. La violence symbolique n'est pas tant structurale que performative – elle n'advient que dans certains cas, à décrire ethnographiquement. Le remplissement des attentes tacites peut aussi bien donner lieu à une interaction cordiale ou à l'évitement de l'interaction. La « sexuation » ou la « racialisation » des rapports sociaux ne sont pas une fatalité.

Durant l'hiver 2006, l'énigme du refus d'hébergement des SDF est posée à l'échelle nationale, entrant pour quelques jours dans l'agenda médiatique et politique. Gardella et Le Méner prennent à bras le corps cette question. À cette fin, après avoir fait passer une batterie d'entretiens à des usagers du Samusocial de Paris, ils examinent en gros plan la place prise par les interactions civiles des maraudeurs avec les SDF et pratiquent ce que l'on pourrait qualifier d'« *ethnographie morale* », pour reprendre une

expression popularisée par les chercheurs et chercheuses sur le *care*. Cette démarche est rare à la frontière de l'action humanitaire et de l'action publique : observer ce qui se passe *in situ* plutôt qu'interroger après coup. Avec un fort souci écologique pour cet effort d'« aller vers » les usagers, selon une logique du « guichet inversé », Gardella et Le Méner font une comparaison avec les travaux sur les interactions fonctionnaires-usagers et affinent les travaux sur la personnalisation de la relation d'aide sociale qui ont fleuri, les uns et les autres, depuis les années 1990. La maraude auprès des SDF est ainsi discutée dans sa singularité, tout en étant recadrée par rapport à des pratiques similaires. Peut-on vraiment parler de « grammaire », comme les auteurs le font, en formalisant des règles à partir d'erreurs ou d'infractions interactionnelles ? La question reste ouverte. Ce qui est sûr, c'est qu'une multiplicité d'opérations d'évaluation et de jugement, plus ou moins réfléchies, codifiées et institutionnalisées, interviennent dans le travail de rue. Et que ces opérations donnent lieu à la formulation de ce que l'on pourrait appeler les maximes pratiques du « code du maraudeur ». Le seul recours à l'entretien ne suffit pas à en rendre compte : les réponses que l'on obtient ne sont jamais que des redites de documents officiels, que les agents ont lus et auxquels ils se réfèrent quand nécessaire. Pour aller au-delà de ces rationalisations ou de ces justifications après coup et comprendre l'ordre de l'interaction que maraudeurs et SDF mettent en place, il faut les accompagner pas à pas et contourner les discours tenus par Emmanuelli et la direction du Samusocial ou par les « éthiciens » qui ont élaboré une déontologie des maraudeurs – quelle que soit la pertinence pratique de ces élaborations *ex post*.

Cette plus-value de l'ethnographie à la compréhension de contextes d'expérience se retrouve dans l'enquête de Berger sur les appuis sensibles de la prise de parole profane dans des assemblées d'urbanisme participatif à Bruxelles. Il découvre toute une « infrastructure conversationnelle » des réunions de délibération publique qui n'est ni remarquée par les politistes, attentifs aux principes, réglementations ou procédures, ni thématisée par les philosophes, focalisés sur l'échange dialogique ou argumentatif. Berger prend les réunions publiques comme un ordre de l'interaction, justiciable d'une ethnographie goffmanienne des modes d'engagement ou des cadres de participation aux assemblées. Cet ordre de l'interaction est extrêmement asymétrique : les formats de la démocratie participative sont définis par les élus bruxellois et leur bureau d'études, la marge de manœuvre laissée aux citoyens-citoyens est minime. Ceux-ci sont pris dans une injonction paradoxale : ils doivent prendre la parole tout en étant frappés d'interdit de *représenter*. Berger développe alors une conception de l'acteur faible et des « adaptations secondaires », au sens de Goffman, que les citoyens ordinaires et profanes en urbanisme doivent développer pour faire valoir leur influence. Quand ils ne font pas défection, ne tombent pas dans le légitimisme institutionnel ou n'explorent pas en protestations intempestives, ils exercent une espèce de critique larvée, recourent à l'ironie et à l'humour ou tournent en dérision élus et techniciens ; ou alors ils pointent des lieux, parlent de leurs expériences, se réfèrent à des usages comme autant de prises accessibles pour faire passer leurs remarques et propositions. L'accès au discours conventionnel de la politique et de l'urbanisme étant restreint pour

les profanes, il ne leur reste que des tactiques de résistance, ancrées dans une écologie interactionnelle. L'objet du chapitre de Berger est d'étudier les ressorts et les conséquences en situation d'une telle « *micro-écologie de la résistance* ».

2. Inaugurations, célébrations, commémorations : comment les rassemblements se font-ils politiques ?

Les travaux sur ce thème sont nombreux en anthropologie politique, et plus encore en histoire. M. Abélès⁷⁸ a proposé, à la suite de D. Kertzer⁷⁹, une anthropologie rituelle de l'État, en particulier des rites d'inauguration et de commémoration. Ces travaux peuvent être reliés à ceux inspirés par C. Geertz⁸⁰ sur les topographies symboliques du pouvoir, et plus amplement, aux très nombreux travaux d'historiens, de Schramm à Kantorowicz, de Giesey et Hanley à Marin et Boureau sur l'invention des cérémonies royales. On pourrait encore mentionner D. Dayan et E. Katz sur les rituels de réception collective des événements médiatiques⁸¹ ou B. Schwarz et R. Wagner-Pacifiaci sur les pratiques autour du mémorial de la Guerre du Vietnam⁸². Ici, l'ethnographie sort des analyses de l'efficacité symbolique de représentations collectives pour examiner en situation les activités de rassemblement public comme performance collective. Et les trois contributions de cette partie ont aussi un lien avec les enquêtes sur les relations entre le religieux et le politique, soit d'un côté, « les accès du religieux à la sphère publique » ou « les politiques du religieux », et de l'autre, « les accès du politique aux formes, aux mots et aux symboles du religieux »⁸³.

Hille centre ainsi une bonne partie de sa présentation d'un événement religieux sur les relations des participants avec le comité du parti, le gouvernement municipal ou l'administration étatique. Les fidèles du Xidaotang sont en conflit avec le gouvernement municipal – répondant à des pratiques d'intimidation et de corruption des « dirigeants du quartier » et s'organisant pour être indemnisés de la perte des matériaux de construction. Ils ont su jouer habilement des contradictions entre bureaux administratifs et des dénonciations de dissimulation, de mensonge et de duperie. Hille décrit l'oscillation entre tantôt, leur imperméabilité aux discours officiels, auxquels ils n'accordent aucun crédit, tantôt, leur habileté à s'emparer du thème des « trois représentativités » pour faire valoir leurs droits. Elle met

⁷⁸ Abélès M., *Anthropologie de l'État*, Paris, Colin, 1990.

⁷⁹ Kertzer D., *Ritual, Politics, and Power*, New Haven, Yale University Press, 1989.

⁸⁰ Geertz C., « Centers, Kings, and Charisma : Reflections on the Symbolics of Power », *Local Knowledge : Further Essays in Interpretive Anthropology*, New York, Basic Books, 1983, p. 121-146.

⁸¹ Dayan D., Katz E., *La télévision cérémonielle* (1992), Paris, PUF, 1996.

⁸² Wagner-Pacifiaci R., Schwarz B., « The Vietnam Veterans Memorial : Commemorating a Difficult Past », *American Journal of Sociology*, 1991, 97, 2, p. 376-420.

⁸³ Claverie E. (dir.), n° spécial « Religion et politique », *Terrain*, 2008, 51, p. 4-9.

également en valeur le jeu subtil de la présence des musulmans du Xinjiang, qui sont là en délégation, visible quoique non invitée, exhibant leur slogan de paix compatible avec le mot d'ordre national de la « société d'harmonie », et testant au bout du compte le degré de tolérance ou de répression de l'État. Et elle montre l'importance de la trajectoire politique de leur chef religieux au sein de l'Assemblée populaire et de la Conférence consultative politique du peuple chinois, non seulement en tant que succès personnel, mais pour représenter et légitimer les intérêts de ses pairs. On est là dans l'horizon de la politique comme résistance⁸⁴ : le processus a été long, mais en usant de ruse et de prudence, les fidèles du Xidaotang ont réussi à « se faire une place » auprès des autorités locales et à faire surgir de terre cette mosquée. Mais un autre sens du « politique » est en jeu dans ce texte. Celui de la parade publique des tableaux calligraphiés qui atteste spatialement des alliances religieuses ; celui de la sélection des invités et du jeu des proximités dans le plan de table ; celui de la coexistence pacifique entre courants et confréries musulmans pendant l'inauguration ; celui du faire la cuisine ensemble des femmes de Linxia et Lintan... Ce politique là n'est pas la politique institutionnelle, ni la politique résistante, mais le politique qui se noue dans l'agir de concert, le maintien de la paix civile et la coproduction d'un monde commun, la revendication d'un droit à la reconnaissance, et au bout du compte, dans la conquête d'une capacité d'autonomie collective, qui s'exprime dans les expressions de « pouvoir agir du leadership » et de « pouvoir être soi de la communauté ».

C'est d'un autre type d'intrication entre le religieux et le politique que nous parle l'étude de cas de Philippe Gonzalez. Certaines communautés évangéliques combinent le désir de salut individuel avec des visées politiques de salut collectif de Genève ou de la nation suisse. Une véritable « guerre spirituelle » semble engagée contre le démon pour exorciser les corps et purifier les cœurs, mais aussi pour réveiller un héritage à la fois local, cantonal et helvétique. Chanter et prophétiser, c'est combattre : la pluie et le feu de Dieu se déversent sur la ville et réalisent, déjà, son Royaume sur terre. L'ethnographie permet cependant d'aller plus loin que la simple analyse d'un réseau de métaphores ou de récits. Elle montre comment l'ordre séquentiel des assemblées où les messages prophétiques s'entrelacent aux chants de louange, où les expressions corporelles se prolongent en parler en langues, manifestent la promesse de Dieu et incarnent le script de la prophétie. Il faut sortir là de l'artificialisme sémiologique pour comprendre comme le Verbe s'incarne, comment la politique se joue dans une érotique de la présence, et surtout, comment les catégories, loin d'être des représentations collectives, sont des actes en prise sur le monde. Les messages sont « performés » et nourrissent une expérience intersubjective, partagée par les fidèles dans le rassemblement. Ceux-ci vivent leurs cantiques et leurs louanges, qui leur donnent accès à un monde commun. Ils éprouvent la force de leur réveil individuel et collectif au vif de la cérémonie. Les dispositifs de catégorisation articulent un horizon eschatologique, mais ressaisissent l'histoire récente du

⁸⁴ O'Brien K., Li Lianjiang, *Rightful Resistance in Rural China*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006.

charismatisme dans cette perspective et assignent des places d'intercesseurs, de prophètes et d'apôtres aux leaders de l'Église depuis les années 1970. Le Royaume de Dieu est en marche, sa révélation est réservée aux Juifs et aux chrétiens évangéliques, à l'exclusion des musulmans, et sa réalisation passe aussi par le recrutement de prophètes séculiers, si possible haut placés, capables de peser sur la politique suisse – de se battre contre les fléaux de l'avortement, la drogue et l'homosexualité et de rendre la politique conforme aux valeurs du Christ. Les élus de la nation doivent être des élus de Dieu.

L'ethnographie des cérémonies officielles autour des attentats du 11 mars 2004 à Madrid aurait pu être traitée dans l'héritage de M. Halbwachs et R. Bastide, en termes de « mémoire collective » ou à la façon de l'histoire des « lieux de mémoire » que P. Nora avait lancée. Truc va plus loin. Il fait ressurgir *le* politique, sous la figure de la dissension et de la protestation, dans les marges de *la* politique mémorielle des commémorations. La pluralité et la conflictualité des façons de se souvenir et d'interpréter l'événement jouent contre la fabrique de lieux de mémoire consensuelle par l'État. Elles donnent lieu à une douzaine de rassemblements tous les ans, et à des troubles dans les rangs des cérémonies officielles. Truc a étudié le phénomène de sanctuarisation de la gare d'Atiocha, bientôt comprimé dans les bornes informatiques recueillant des messages de souvenirs, avant que soit créé le Bosque del Recuerdo, un jardin qui accueille depuis 2004 la commémoration officielle. À partir de là, le caractère irremplaçable de la filature ethnographique qui prend en considération une « chaîne d'interactions rituelles »⁸⁵ apparaît clairement. Truc ne s'en tient pas à des analyses de récits historiques, de symboliques monumentales ou de rituels gouvernementaux. Il suit les aléas, année après année, assemblée contre assemblée, de cette commémoration. Il montre comment la légitimité politique de Zapatero est remise en cause par des citoyens, arguant jusqu'au soupçon d'une alliance avec les terroristes pour gagner les élections, et comment la négociation avec l'ETA est brandie dans des altercations, en face à face, contre les crimes franquistes et la guerre en Irak. Il décrit, après la communion de 2004 autour des notables internationaux et de la famille royale, les disputes qui éclatent l'année suivante, surdéterminées par l'opposition entre Parti socialiste et Parti populaire, puis la grande pagaille qui s'instaure en 2007 et détruit la solennité de l'événement, la réponse l'année suivante avec la désaffection des victimes et le refroidissement du protocole, et pour finir, la mort de ce cérémoniel et son déplacement vers d'autres lieux.

3. Débats, procès, délibérations : quels enjeux de pouvoir se configurent dans des contextes de discussion ou de dispute ?

Autre type de réunions publiques : les situations de délibération publique. Trois exemples, très différents l'un de l'autre, sont rassemblés dans cette partie : un *talk show* télévisé en Suisse romande, une négociation

⁸⁵ Collins R., *Interaction Ritual Chains*, Princeton, Princeton University Press, 2004.

entre des entreprises et une communauté indigène au Brésil et le procès autour d'une affaire médicale en France. La plupart du temps, ce type de réunions publiques sont traitées par des analyses de contenus propositionnels, sans considération pour leur ordonnancement temporel et situé ou par des analyses de structures sociales et politiques, contraignant de l'extérieur la situation d'échange communicationnel. Et sans doute apprend-on beaucoup à ressaisir les principaux arguments et contre-arguments des parties en présence. L'approche ethnographique apporte cependant un supplément, qu'elle prenne la forme d'un compte-rendu d'inspiration ethnométhodologique, d'une anthropologie rituelle et symbolique ou d'une rhétorique d'espaces argumentatifs.

Le procès-verbal que nous fait Berocan d'une assemblée indigène, dans l'État du Saint-Esprit, au Brésil, est une excellente entrée pour saisir les points de conflit, les rapports de pouvoir et les hiérarchies de statut qui ordonnent le combat des communautés Tupiniquim et Guarani contre deux des plus grosses entreprises de pâte à papier et d'extraction pétrolière au monde. L'approche est celle d'une anthropologie symbolique et rituelle, appliquée à une recherche-action sur un conflit environnemental et indigène. Elle fait apparaître différentes dimensions de ce drame public, destiné à commémorer la reconnaissance des droits de ces communautés de recevoir des compensations pour les pipelines qui passent sur leur territoire. D'emblée, la liste d'émargement est un enjeu de tactiques de contrôle, pour savoir qui est là et qui prend la parole. Tout se passe en style oral, sans documents, notes ou enregistrement, alors même que les Indiens ont appris à user de l'écrit avec ceux du dehors. L'ordre du jour est un ordre rituel d'intervention en public – d'abord les caciques, puis les chefs politiques et enfin les représentants d'ONG. Le récit du conflit connaît différents cadrages : la célébration de la communion entre communautés indigènes ; l'extension vers d'autres luttes indigènes du même type au Brésil ; le souvenir, à forte charge émotionnelle, de la répression policière, quand en 2006 elle a détruit les villages de Córrego D'Ouro and Olho D'Água ; la bataille symbolique contre le discrédit jeté sur un vieux cacique, taxé de « faux Indien »... Cette réunion est elle-même l'aboutissement d'une longue série de rencontres de négociation et l'occasion pour l'anthropologue d'explicitier son travail. Le récit de l'enquête est ainsi enchâssé dans le déroulement de l'assemblée : Berocan rappelle ses visites successives et présente ses résultats, il spécifie le rôle qu'il a eu dans l'accompagnement des Indiens pour rédiger des rapports sur l'écologie, la culture et l'histoire des communautés et faire valoir leurs droits dans la démarcation de leur territoire et l'obtention de royalties de la part des entreprises. Il accomplit par-dessus tout un geste de reconnaissance de la co-autorité⁸⁶ des Indiens sur l'enquête – moment de coopération réflexive qui a eu des conséquences pratiques sur l'issue de la négociation. Mais la situation ainsi analysée est déjà porteuse de la suite de l'histoire : l'esprit d'unité et de consensus, scellé par le drame public, est rompu par une bagarre entre jeunes de villages

⁸⁶ Au sens de la *co-authority* – être auteur de... et avoir autorité sur... – qu'évoque J. Clifford, « De l'autorité en ethnographie », in *L'Enquête de terrain*, *op. cit.*, p. 263-294.

différents, qui signe le retour aux querelles intestines. La dispute a eu raison de la *communitas*.

On passe, avec Barbot et Dodier, de la forêt d'eucalyptus à un tribunal nanterrois. Une polémique bat son plein depuis des années sur les fonctions de la justice pénale. Doit-elle dire le droit et rendre ses jugements sans égard pour les épreuves affectives des victimes ? Ou doit-elle assumer une fonction de reconnaissance et de réparation de leurs souffrances ? Quelle place faut-il donner au « moment compassionnel » dans le déroulement des audiences ? Et quels effets le procès pénal est-il susceptible d'avoir sur le retour à la paix et à la sérénité des victimes ? Ces questions sont de taille. Mais au lieu de prendre parti dans l'univers polémique déjà bien fourni sur la question – le spectre allant des vertus d'une thérapeutique judiciaire aux condamnations de la société de victimisation – Barbot et Dodier ont accompagné la série des audiences du procès de l'hormone de croissance et restitué des positions argumentatives. Une ethnographie s'impose, dans la mesure où les plaidoiries sont un exercice oral et où la place des émotions et des victimes ne cesse d'être re-spécifiée tout au long des échanges rhétoriques entre experts et témoins, directeurs d'hôpitaux, avocats de la défense des prévenus et avocats des parties civiles. Barbot et Dodier décrivent avec une extrême précision comment se crée une « communauté compassionnelle » et les multiples opérations accomplies par les avocats afin de contenir, clore, relativiser ou prolonger le « moment compassionnel ». Ce travail des avocats sur la souffrance des victimes pose la question du risque des dérives d'une justice qui accorderait trop aux épreuves affectives, ou au contraire de la « portée apaisante » de la chose jugée. Il engendre les types de la victime « détentrice de la vérité morale » ou de la victime « ouverte à la vérité judiciaire ». Il se poursuit par une interrogation sur les douleurs consubstantielles au procès et sur les « douleurs évitables » – pour la défense, celles qui sont dues à l'excès de compassion auprès de victimes « abusées », pour les parties civiles, celles qui sont dues par l'indélicatesse de certaines stratégies de la défense, donnant lieu à la figure de la victime « offensée ». Cette ethnographie analytique fait apparaître la complexité du dossier « droit et compassion », dès lors qu'il n'est pas traité comme une controverse abstraite, mais examiné depuis le lieu du procès, avec des personnes en chair et en os.

Une minutie similaire, dont la source d'inspiration est ethnométhodologique, se retrouve dans l'ethnographie du débat public sur les OGM sur la télévision suisse romande. Bovet et Terzi mènent leur enquête sur les extraits d'une émission préparant au vote de l'initiative populaire pour la protection du génie génétique du 7 juin 1998. Ils développent un type de description peu commune dans le domaine de recherche spécifique sur la parole médiatisée, et en particulier sur les *talk shows*. Leur provocation en ouverture sur l'insertion d'images arrêtées et leur requête de transcrire comment une intrigue se noue et se dénoue dans le flux ordonné de la configuration des images et des sons est une bonne entrée en matière : l'ordre du politique n'est pas dans le « contexte objectif » du débat, mais se donne dans l'organisation même des plans et de leur enchaînement. Une bonne part de notre expérience politique ne se vit pas de première main dans l'action directe, mais elle se joue dans les réactions que

suscite chez nous notre exposition aux univers sensibles d'images et de discours des médias de masse⁸⁷. Bovet et Terzi montrent ainsi comment des cadres de participation nous sont assignés sur l'écran comme aux acteurs en studio, qui tendent à circonscrire les bons objets à discuter, les bons protagonistes dont la parole est autorisée et les bonnes manières d'intervenir, de façon correcte et pertinente. C'est là que leur curiosité pour les controverses prend un tour original – et une force critique : ils ne s'intéressent pas seulement à ce qui est mis en dispute ou en controverse, mais aussi à tout ce qui serait susceptible d'être problématisé et qui ne l'est pas. Par exemple : comment se fait-il que ceux qui considèrent que la réévaluation du rôle de la Suisse durant la Seconde Guerre mondiale est un enjeu historique et moral soient considérés comme des traîtres à la patrie, dont la perspective est d'emblée délégitimée ? Ou encore : pourquoi et comment toute problématisation des OGM qui ne s'aligne pas sur l'un ou l'autre camp dans un conflit bipolaire entre « militants » et « scientifiques » est-elle condamnée à l'inexistence publique ? La question est d'autant plus criante en Suisse, dont les dispositifs institutionnels offrent de véritables possibilités d'intervention aux citoyens ordinaires. Qu'est-ce qui fait, alors que la participation est constitutive de la démocratie semi-directe en Suisse, que des voix alternatives sur les problèmes publics soient aussi inaudibles ? Par quels biais s'accomplissent les opérations de disqualification de certaines prises de position et de neutralisation de ceux qui les défendent ? Cela implique de ne plus s'en tenir à la présentation formelle des institutions, principes et procédures, ni à l'analyse des contenus des échanges discursifs, abstraits de leur terreau indexical et pragmatique : l'enquête doit restituer des débats tels qu'ils se déploient concrètement, pour comprendre comment le programme télévisé, dans son organisation matérielle, réduit le spectre des points de dispute.

4. Collectifs, associations, mobilisations : comment s'organisent, se réfléchissent et se représentent des collectifs ?

L'ethnographie permet également de décaler les termes du débat actuel sur la constitution des collectifs, sur la culture des associations et sur les mécanismes de la représentation. Trop souvent, les modèles établis, qu'ils proviennent de la philosophie, de la science sociale ou de la science politique, font écran plus qu'ils n'éclairent les situations concrètes. Les théories de l'État et du droit, de l'entreprise associative ou de la mobilisation collective tendent à indiquer des voies toutes tracées dans lesquelles s'engouffrent les enquêtes paresseuses. Pas question de répudier de tels modèles, dans la mesure où ils constituent une réserve d'hypothèses à mettre à l'épreuve et stimulent parfois l'imagination ethnographique. Mais l'enquête se donne comme ligne de conduite, indissociablement, de recueillir de nouvelles données et de poser de nouvelles questions. Elle vise moins à la répétition de démonstrations « tous terrains » qu'à la description de nouveaux cas, la multiplication des variations comparatives et

⁸⁷ Voir le travail précurseur de M. Atkinson, *Our Masters' Voices : The Language and Body Language of Politics*, Londres et New York, Methuen, 2004.

historiques, l'enrichissement des critères explicatifs et interprétatifs et la transformation des perspectives sur tel ou tel problème.

Comment se forment les collectifs ? La description par Velkovska est un bon antidote contre les discours convenus sur les nouvelles techniques d'information et de communication. Elle se démarque des perspectives selon lesquelles Internet favorise l'émancipation démocratique de ses usagers ou au contraire leur impose de nouvelles formes de domination, de contrôle et d'aliénation. Elle se tient à l'écart de toutes les utopies qui en font une fabrique de communautés virtuelles, tout comme des visions attristées de la fracture technique qui aggrave la fracture sociale. Le déterminisme technologique, selon lequel Internet et ses interfaces de communication engendreraient aussitôt accessibilité, mixité et ouverture, est le propre des discours d'ingénieurs, de gestionnaires et de politiques. L'équipement des ménages en ordinateurs et la fourniture de connexions haut débit sont l'avenir radieux de la démocratie. L'analyse praxéologique des formes d'activités sur Internet, plutôt que de postuler de telles perspectives futuristes, regarde de plus près comment sur une liste de discussion, un forum et un *chat*, sont accomplies des opérations de constitution de collectifs, de placement de leurs membres, de partage de savoirs et de regroupement autour de référents. Cette analyse de situation est du reste facilement transposable des interactions électroniques vers d'autres collectifs civiques et politiques. L'analyse praxéologique montre comment les activités de discussion par écrit ne font pas que connecter des individus en réseaux. Elles organisent concrètement des ordres d'interaction, en les faisant exister et en les rendant observables, dans leur déroulement temporel, et en indiquant aux participants des places auxquelles sont attachés certains modes d'engagement. Elles œuvrent à l'émergence de perspectives communes et de savoirs partagés, à la constitution de rythmes et de temporalités spécifiques, à la configuration de relations d'autorité, de coopération et de régulation et à la partition d'un « Nous ». Velkovska dessine alors deux axes du « faire ensemble » et du « faire collectif » : l'un tendu entre personnalité et impersonnalité des relations, l'autre entre singularité et généralité des référents. Le collectif peut ainsi se constituer dans la tension entre ces deux extrêmes, la communauté rapprochée et l'espace public.

Standards discursifs, frontières symboliques et liens d'entre-appartenance : c'est à partir de ces trois variables qu'Eliasoph et Lichterman définissent les « styles de groupe » des organisations civiques. Ce concept pourrait être confondu avec celui de « micro-culture organisationnelle », mais il renvoie avant tout à une expérience concrète : ce que l'enquêteur ressent quand il débarque dans un nouveau groupement associatif. C'est en référence à leurs études de cas, dans le Wisconsin et en Californie, que les deux ethnographes ont forgé leur concept. Il leur permet de mener l'enquête sur l'engagement public, à l'écart des thèses de philosophie ou de sociologie politique, en ethnographiant des contextes de la vie quotidienne. Lichterman⁸⁸ montre comment certaines modalités d'engagement, habitées

⁸⁸ Lichterman P., *The Search for Political Community : American Activists Reinventing Commitment*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996.

par les fantômes de la participation religieuse ou de la thérapie collective, se profilent dans la *personal politics* des groupes d'activistes nord-américains. En même temps, ses enquêtes remettent en cause les interprétations qui déplorent la fin de la vie communautaire en raison de la quête égotique de la réalisation de soi – les thèses de Lasch, Taylor ou de Bellah. Eliasoph⁸⁹, de son côté, montre comment des personnes *public-spirited*, tout à fait capables de manier la rhétorique du bien public dans des réunions entre soi, commutent vers des registres de discours de mères de famille, de consommatrices ou de voisines quand elles prennent la parole en public – par une espèce d'évaporation du politique. L'ethnographie des pratiques civiques révèle des modalités d'engagement d'une incroyable variété – des façons de cadrer des thèmes de conversation, de produire des identités *in situ* et de faire émerger des « publics fragiles » – qui déjouent sans cesse les simplismes des catégories du sens commun et qui témoignent souvent de conduites paradoxales. C'est l'enjeu de « Culture in Interaction » : insister d'une part sur le fait que l'engagement civique est commandé par des grands récits, dont on peut retracer des continuités et des ruptures territoriales et historiques ; montrer d'autre part que ces grands récits connaissent des variations typiques selon les organisations civiques dans lesquelles ils s'actualisent. Dans un programme de recherche ultérieur sur des associations de travail social à base confessionnelle⁹⁰, Lichterman, par exemple, a pu mettre à l'épreuve les hypothèses sur le capital social de Robert Putnam⁹¹ – la « spirale sociale » vertueuse de la vie associative – et produire des cas qui les infirment. Il identifie cinq styles de groupe sur son terrain, auxquels correspondent des types d'engagement : l'organisation en réseau (*networker*), le volontariat par intermittence (*plug-in volunteer*), la critique sociale (*social critic*), le service à la communauté (*social servant*) et le partenariat (*partner*). Le concept ethnographique de « style de groupe » acquiert alors une portée dans un raisonnement de type normatif. Inspiré par Addams et Dewey, Lichterman développe un questionnaire en termes de « réflexivité sociale », cruciale du point de vue d'une politique des associations. Seul le dernier style de groupe favorise et valorise les relations avec d'autres organisations et institutions, s'interroge sur les liens qui le nouent à l'intérieur et les frontières qui le séparent de l'extérieur⁹².

Cette enquête sur des petits groupes laisse cependant ouverte la question de la représentation. C'est d'elle que s'emparent Vitale et Boschetti, dans leur récit en plusieurs étapes sur les associations « *gadjé* » qui s'occupent de Roms à Milan. Quels sont les critères qui leur permettent de qualifier certaines situations d'interaction de « politiques » ? Si l'on prend les situations de refus de reconnaissance par la Mairie, le sens politique en est clair : la fin du dialogue entre le bureau chargé des gens du voyage et

⁸⁹ Eliasoph N., *L'Évitement du politique. Comment les Américains produisent l'apathie dans la vie quotidienne* (1998), Paris, Economica, 2010.

⁹⁰ Lichterman P., *Elusive Togetherness : Church Groups Trying to Bridge America's Divisions*, Princeton, Princeton University Press, 2005.

⁹¹ Putnam R., « Bowling Alone : America's Declining Social Capital », *Journal of Democracy*, 1995, 6, 1, p. 65-78.

⁹² Eliasoph N., *Making Volunteers : Civic Life After Welfare's End*, Princeton, Princeton University Press, 2011.

l'Opera Nomadi, proche du PCI, est corrélative du passage de la Mairie entre les mains de la Ligue du Nord. S'il s'agit de situations de cantonnement dans des taudis, les choses sont faciles à ressaisir sur un mode politique : tandis que certains citoyens milanais préjugent que c'est le mode de vie des nomades, les Roms s'insurgent qu'on les traite comme des bêtes – qu'on les rejette hors de la communauté des humains – et les activistes pointent cette forme de discrimination au logement – en la rapportant à des argumentaires politiques. De même, la création de l'association Unza a d'emblée une visée politique : elle n'est pas pensée en termes de volontariat social ou culturel, mais bien de soutien aux personnes d'une minorité déshéritée, en vue de leur faciliter l'obtention du permis de séjour. Et le politique va aussi y émerger sous une autre forme : les Roms se sont mis à critiquer le fonctionnement de Unza, remettant en cause un pouvoir organisationnel dont ils se sentent exclus. Dans toutes ces situations, la qualification de « politique » relève du sens commun des acteurs. Mais il y a d'autres situations d'interaction où c'est le cadrage analytique et historique, composé avec l'expérience ethnographique, qui permet de passer d'une lecture des difficultés interactionnelles rencontrées par les acteurs à une lecture « politique », décalée par rapport aux perspectives des acteurs eux-mêmes, Roms ou *gadjé*. Si de certaines choses, les acteurs sont conscients, pour d'autres, les ethnographes doivent rajouter leur grain de sel. Ainsi quand Vitale et Boschetti écrivent que la stratégie d'invisibilité des Roms et leur tentative de tractation directe avec la Mairie sont liées à l'évitement d'une « politique de l'identité ». Le regard original des ethnographes peut aussi être dû à leur capacité à circuler entre les différentes parties et à n'être assujettis à aucune. Les échecs des manifestations de demande de reconnaissance des Roms, du déjeuner dans le bâtiment de la Protection civile ou de la coopération entre musiciens roms et activistes italiens sont directement liés à une incompréhension mutuelle entre les différents groupes. Les imputations de manque de fiabilité culturelle et de maturité politique aux Roms sont décrites et réfléchies comme le fruit d'un malentendu et d'une incapacité à déchiffrer les perspectives des uns et des autres en situation. Selon Vitale et Boschetti, elles réactivent également une posture typique d'infantilisation des groupes les plus déshérités, à qui l'on accorde au mieux une capacité esthétique à jouer de la musique, mais à qui l'on refuse la capacité politique de s'auto-représenter et de s'auto-organiser – un paternalisme partagé tant par le militantisme « catholique » que « communiste ». Du coup, l'ethnographie entre en résonance avec deux points de théorie politique : la place de la confiance mutuelle dans les relations de représentation et la reconnaissance de la capacité politique des représentés par les représentants.

5. Citoyenneté, communauté, appartenance : quelles sont les modalités d'engagement et de participation à des collectifs ?

L'attention portée à l'ordre de l'interaction est enfin cruciale pour poser la question des identités politiques ou des engagements civiques et de leurs ancrages dans différentes espèces d'appartenances collectives. Où commence et où s'arrête une communauté qui est dite religieuse, ethnique

ou politique ? Qui est dedans et qui est dehors ? Quels sont les éléments institutionnels, biographiques ou interactionnels à prendre en compte ? C'est devenu une opinion commune de récuser sur un fondement historique ou interactionniste le traitement de la question de la *membership* en termes essentialistes. L'ethnographie permet de suivre dans toutes leurs nuances les modalités d'appartenance en les rapportant à des contextes d'expérience et d'activité : être musulman dans une famille immigrée en Espagne, être villageois dans un village de Kabylie ou être Afro ou Latino-américain dans une organisation communautaire doit se comprendre *in situ*. Et c'est seulement à ce prix, en évitant de dissocier des facteurs objectifs et des sentiments subjectifs et en accompagnant des situations telles qu'elles se transforment concrètement que l'on suit au plus près ces différentes manières d'être Soi en société.

Cottreau et Mohatar Marzok soulèvent une question cruciale, celle des modalités d'engagement des membres d'une famille andalouse, originaire du Maroc, dans l'islam. Loin des poncifs d'une religion oppressive, ils nous montrent les attitudes différentes des différents membres de la famille et nous invitent, en parallèle à leur ethno-comptabilité, à une phénoménologie de l'expérience religieuse. Ils risquent du reste une hypothèse intéressante : la pratique religieuse est une façon de reprendre le contrôle sur sa vie et en l'occurrence, une thérapie contre l'alcool. C'est un mode de gouvernement de soi, en suivant des règles de bonne conduite, au jour le jour. Les femmes de la maison, conscientes des vertus de cette orthopraxie, sont complices pour que le père s'y plie. Aucun extrémisme, donc, une grande tolérance entre membres de la famille et une partition claire entre la religion et les autres domaines d'expérience. Ce travail d'élucidation va de pair avec une étude des parcours biographiques de Mohammed et de son épouse et une analyse de réseaux égocentrés, qui montre en finesse les modes d'intersection et de cloisonnement des relations sociales. Les liens aux collectivités, économique comme religieuses, sont polyvalents ou pluripotents, à géométrie variable, mixant calculs rationnels, affinités électives, solidarités familiales et obligations morales – ces dernières à des degrés divers de contrainte. Les sentiments d'appartenance à la famille, à la nation espagnole et à la « paroisse musulmane » passent ainsi d'un régime de communauté à un régime de société, au sens wébérien du terme. Les identifications multiples, changeantes selon les circonstances, doivent être explorées et décrites, pour ne pas laisser le champ libre aux thèses lénifiantes sur l'individualisme. Les femmes, par exemple, inventent leur propre forme d'être-ensemble. Le petit groupe des Femmes du Parc recrée un milieu de sociabilité, utile pour pister les bonnes occasions commerciales et conducteur des potins, ragots et commérages, mais aussi lieu d'action et d'expérience collective qui leur permet d'affirmer leur autonomie et de gagner respect et honneur. Finalement, loin des visions communautaristes, Cottreau et Mohatar nous livrent une carte des liens d'interconnaissance et des pratiques de l'islam comme gages de confiance dans une « sphère publique intermédiaire ». Les ancrages dans des réseaux de socialité primaire permettent de mieux se projeter dans la vie publique – sur le marché, dans l'administration et en politique. Et « l'adhésion [est]

rapide à l'idéal démocratique, en même temps que la critique sociale des pauvres contre les riches ».

La question initiale de l'enquête de Mahé est simple : qu'est-ce qu'être citoyen d'un village kabyle ? Et le point, souvent inexploré dans les études sur les migrations, qui mettent davantage l'accent sur les questions économiques, est celui du poids politique des immigrés au village. Mais en chemin, Mahé nous dresse une cartographie des modes d'engagement dans les affaires publiques à l'échelle locale dans la Kabylie contemporaine. Sa pratique de l'ethnographie et de l'histoire lui a permis de redécouvrir la *tajmat*, l'assemblée villageoise, vieil objet d'ethnologie coloniale qui semblait avoir disparu pendant la guerre d'indépendance, au point d'être négligé par les travaux d'anthropologues comme J. Favret ou P. Bourdieu. Cette disqualification politique et anthropologique a conduit à la cécité vis-à-vis de l'institution civique la plus vivace aujourd'hui, qui continue de disposer d'attributions légales, financières ou administratives extrêmement fortes, en contrepoint du maillage institutionnel de l'État algérien. Mahé examine les différents registres d'activité, de représentation et de coordination lors de l'explosion du printemps 2001, après le discrédit qui a frappé les partis dominants qu'étaient le Rassemblement pour la culture et la démocratie et le Front de forces socialistes. Il passe également en revue les types d'engagement dans les associations du « mouvement culturel » berbère des années 1980, puis les associations à but politique pendant l'« ouverture démocratique » des années 1990, avant le coup d'arrêt de la guerre civile, ainsi que les implications de la transformation des comités de village en associations à but social et de la création des associations à but religieux qui financent mosquée et imam. Poser la question de la « citoyenneté villageoise » et l'examiner à travers des matériaux d'observation et de témoignage, lui permet d'obtenir, au bout du compte, des informations inédites sur la place des membres des familles maraboutiques ou du « comité immigré » dans la contribution au budget et dans la participation à l'assemblée et aux travaux collectifs – ce qui a bouleversé la composition de la *tajmat* par les représentants des lignages. L'ethnographie est alors incontournable pour saisir qui appartient au village comme communauté politique et quels sont les droits et obligations des *membres comme citoyens, contribuables et justiciables*, à l'échelle locale. Mahé parvient à voir toutes les finesses et ambiguïtés des situations de citoyenneté grâce à son expérience d'enquête au long cours sur des terrains similaires, informée par la compilation de près de deux siècles d'histoire de la Kabylie.

Dernière modalité de ce type d'enquête sur un ordre d'interaction, qui s'appuie sur une réserve d'informations qui lui est extérieur : Chauvin nous convie à une plongée dans le monde des organisations communautaires de tradition alinskyenne aux États-Unis. « Sur la route de Washington » raconte une situation de crise interactionnelle entre les membres du *Santa Maria worker center* qui défend les intérêts des travailleurs précaires à Chicago, lors d'un voyage à la capitale fédérale, en vue de participer à un meeting national. L'enjeu principal de ce voyage, conçu comme un « pèlerinage politique », était de garantir l'union des travailleurs, qu'ils soient Afro-américains ou « Mexicains ». Mais l'effet obtenu va être

contraire à celui escompté. Chauvin, dans son « récit analytique », nous donne des indications précieuses, d'ordre écologique et économique, sur le processus de ségrégation ethno- raciale : la ségrégation résidentielle, forte à Chicago et l'installation des agences d'intérim en « territoire hispanique » ; la différence linguistique, alors que l'espagnol est aujourd'hui un marqueur communautaire privilégié par les entrepreneurs ; le sentiment pour les Noirs, alors qu'ils sont américains, d'être une minorité pénalisée par rapport à la masse des « Mexicains » illégaux. Il montre comment le jeu des catégorisations ethno- raciales est plus ou moins contrebalancé par un discours de classe, même si le projet communautaire reste entravé par les incompréhensions dues aux clivages de langue – ce qui impose aux leaders un travail de traduction et de médiation continu entre leurs membres. C'est depuis cet arrière-fond que les micro-événements qui émaillent le voyage et le séjour à Washington sont ressaisis, sans être imputés à des déterminismes sociaux, mais sans être pour autant réduits à de purs incidents contextuels. Le pèlerinage politique est un contexte de « liminalité » qui institue un espace-temps de suspens des clivages et des conflits et de communion vécue, de régénération de l'énergie collective des militants, d'exaltation de l'image publique de l'organisation et de renforcement de la légitimité charismatique de ses leaders. Mais les sans-papier ne peuvent voyager en avion et arrivent épuisés à Washington, deux jeunes ramènent des copines de rencontre qui prennent la place de leurs camarades dans le camion, une sympathisante de classe moyenne fait le choix malheureux d'un restaurant chic et exotique... et tout se met à dérailler ! La politique se niche parfois dans les détails. Et le *worker center* est en passe d'exploser, en ce 1^{er} mai 2006 qui devait être le moment de son apothéose.

Conclusion

Voilà ce parcours achevé. On y aura constaté la pluralité des manières d'observer, de participer, de décrire, d'interpréter et d'expliquer. Les ethnographies sont aussi nombreuses que les façons d'articuler des questions, de les poser et d'y répondre dans l'enquête. Il serait vain de chercher à imposer une ligne théorique, méthodologique ou axiologique à qui que ce soit. Tout en restant respectueuse des manières de voir, de dire et de faire des enquêtés, souvent en leur rendant justice, l'ethnographie pratique un art du décalage ou de la dénaturalisation, de la distanciation ou de la re-spécification, qui met des situations en perspective. En s'imposant une forte discipline d'observation et de description, elle se rend capable de montrer des « catégories en pratique », des « actions en situation », des « institutions en activité » ou des « cultures en interaction », et aussi, des « structures » et des « processus », tels qu'ils se font, dans telle ou telle situation. Du coup, des thématiques classiques, comme celles de la mobilisation ou de la représentation, de la participation ou de la délibération, de la célébration ou de l'argumentation, de la civilité ou de la citoyenneté, sont ressaisies dans de nouvelles perspectives. Elles sont recadrées depuis les contextes d'expérience des acteurs. Et cette étude de cas particuliers et concrets n'est pas une fin en elle-même : elle met à

l'épreuve les conjectures explicatives, interprétatives et normatives, qui font notre compréhension, ordinaire ou savante, profane ou experte, du politique.

De fait, ce parcours aura également fait paraître un écart entre les façons dont la philosophie politique ou les théories sociologique et anthropologique thématisent ce qui relève du « moral », du « civil » et du « politique », et ce que l'ethnographie, en explorant des situations sociales, peut en dire. L'ethnographie évite, de la même manière, d'endosser *a priori* des perspectives administratives, scientifiques, médiatiques ou politiciennes. Elle prend le temps de rendre compte d'ordres d'interaction, avec leurs distributions de places, leurs statuts de participation, leurs formats d'engagement et leurs régimes d'expérience, leurs définitions de situations, leurs stratégies d'action et leurs régulations d'activités. Au lieu d'en faire une zone de projection d'évidences naturelles, de croyances théoriques ou de convictions idéologiques – celles des enquêteurs comme des enquêtés –, elle fait émerger des questions contre-intuitives. Elle restitue les points de vue des enquêtés, dénoue les paradoxes de leurs expériences et de leurs actions, en dévoile les conditions de possibilité et les étudie dans des situations d'épreuve, ou au contraire, de non-épreuve. C'est ainsi que l'ethnographie peut nous faire comprendre des symétries et des asymétries de pouvoir, des formes d'inégalité, d'exclusion, de stigmatisation ou de discrimination, mais aussi des formes d'égalité, d'inclusion, d'entraide et de solidarité.

Dans cette dynamique d'enquête, le « moral », le « civil » ou le « politique », quand ils ne sont pas pris comme des catégories indigènes, ne sont pas tant des concepts déterminants que des concepts de sensibilisation, à l'épreuve desquels décire des pratiques élémentaires de respect et de reconnaissance, de liberté et de justice, de contrôle ou de pouvoir, d'humiliation ou de domination. L'ethnographie ne détient pas la vérité de ce que sont des accommodements raisonnables ou des consensus délibératifs, des drames publics ou des conflits civils. Elle essaie de découvrir cette vérité sur le terrain, en se fiant plus aux vertus de l'observation et de la participation qu'aux notions de la tradition, aux définitions du droit ou aux modèles de la science. De même, elle ne « politise » pas, par décret, le genre, la classe ou la race, l'âge ou la nationalité, la langue ou le droit, l'histoire ou le territoire. Elle enquête sur des moments de politisation où les distinctions conventionnelles et institutionnelles sont brouillées, contestées, transgressées, requalifiées et où, par exemple, l'exclusion sur des critères de couleur de peau ou l'égalité des chances entre les genres deviennent des enjeux politiques, où la préférence sexuelle, le mode de consommation ou la pratique d'une religion se mettent à être abordés en termes de liberté, de droit et de pouvoir. Inversement, elle enquête sur des moments de non-politisation, où le bon sens pourrait s'attendre à voir émerger un moment de politisation, mais où rien ne se passe. Elle repère alors des techniques de gouvernement, des méthodes de pression ou des pratiques de violence qui dissuadent de s'organiser contre des pouvoirs établis ou empêchent de s'exprimer en public ; ou des opérations de catégorisation, des procédés de normalisation ou des activités de ritualisation qui naturalisent un ordre public et préviennent l'émergence de la critique, de la dénonciation ou de la revendication en public.

Du coup, et la boucle est bouclée avec l'annonce de l'introduction, le « politique » n'est pas seulement le domaine d'activité bien circonscrit de professionnels de la chose politique, pas plus qu'il n'est épuisé par les tentatives de détermination positive par la science du même nom ; il n'est pas seulement ce que les acteurs ou les spectateurs saisissent et désignent ainsi, pas plus que ce qu'une longue tradition philosophique et juridique a pu nous léguer et qui s'est en partie matérialisé dans nos institutions. Une ethnographie (du) politique fait apparaître la multiplicité des usages de la catégorie du « politique », montre les enjeux pratiques que ces variations peuvent emporter, incite à un effort de distinction, de clarification et de contextualisation. En rassemblant des cas, sans donner dans la critique ni dans l'expertise, elle montre les limites du sens commun comme du sens savant en la matière, et fait petit à petit émerger des points de vue alternatifs. Elle enrichit la palette de nos expériences du politique, puisant dans la science politique, la philosophie ou le droit des conjectures à mettre à l'épreuve, et invitant en retour ces disciplines à se remettre en question. Elle pointe de nouvelles configurations d'expérience et d'action qui, pour le meilleur comme pour le pire, bouleversent les repères d'appartenance, d'orientation et de compréhension du monde commun. Et elle nous reconduit, inlassablement, vers la vieille question de ce que nous faisons, de ce que nous voudrions faire, de ce que nous pourrions faire et de ce que nous devrions faire, pour « bien-vivre ensemble ».